PER
R-382
EX. 2

REVUE DOMINICAINE

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier - Téléphone 2-6864

LES COURS SONT ORGANISÉS COMME SUIT:

1° COURS RÉGULIERS:

Ⓐ TECHNIQUE, 4 ANNÉES D'ÉTUDES

Ⓑ DES MÉTIERS, 3 ANNÉES D'ÉTUDES

DIPLÔME OFFICIEL

BOURSES AUX ÉLÈVES MÉRITANTS

2° COURS ABRÉGÉS D'AUTOMOBILE:
— 10 MOIS D'ÉTUDES ———

3° COURS DE SOIRS
. COMPRENANT DE NOMBREUX COURS LIBRES.

PROSPECTUS sur DEMANDE

BILODEAU Limitée

ENTREPRENEURS

Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle, Pavages, Trottoirs, etc.

— J. IGN. BILODEAU —
PRÉS. ET GÉRANT

TÉL. 2-1143 — 82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

Tél. 8216 — Diplomé General Motors

J.S. Ruelland

CARROSSIER

Réparations d'Automobiles et de Rembourage
Carrosserie endommagée et débossage de tous genres.

Spécialité:—
Peinturage Duco Dupont
Vitrage des Chars
Mécanique.

2, Christophe Colomb, — Québec, P.Q.

HOMMAGES DE

M. J. O'BRIEN

Spécialités pour Bâtisses et Constructions

Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.

Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories Canada Ltd., Canadian Cork Co., Ltd., K. V. Gardner Ltd.

Tél. 5992 — 13, rue d'Aiguillon — Québec, P. Q.

TÉLÉPHONE: 4-2473

LA CIE HUBERT MOISAN

ASSURANCE FUNÉRAIRE DE QUÉBEC

SERVICE D'AMBULANCE

297, RUE ST-JOSEPH — QUÉBEC, P. Q.

ARMAND MATHIEU (tél. 3-3776) — EDMOND SYLVAIN (tél. 9898)

MATHIEU & SYLVAIN

ENTREPRENEURS

44, Ste-Ursule, Québec, P.Q. — tél. 2-2240

TÉL. 3-0194

ANTONIO TRUDEL

ASSURANCES GÉNÉRALES

VIE - FEU - VOL — AUTOMOBILES - ACCIDENTS

70, RUE FRASER — QUÉBEC

TÉL. 6070

Arthur Cloutier et Fils Enrg.

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES
DEPUIS QUATRE GÉNÉRATIONS

#

252, D'AIGUILLON — QUÉBEC

TÉL. 4-2772

CHARLAND ET BERNARD Ltée

Soudure au gaz et à l'électricité
Fabrication de réservoirs

ANGLE 1ÈRE AVENUE ET 4IÈME RUE
LIMOILOU — QUÉBEC

CASAVANT FRÈRES Ltée

FACTEURS D'ORGUES
ST-HYACINTHE, P. Q.

ÉTABLIE EN 1880

O. PICARD & FILS INC.

Plomberie — Chauffage — Electricité
Ventilation — Air climatisé

Gérant: J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN — Tél. 2-1239 — QUEBEC

TÉL. HARBOUR 3377

GASCON & PARANT

ARCHITECTES

934 EST, SAINTE-CATHERINE — MONTRÉAL

Machineries de buanderie
Glacière électrique
Moteurs
Ustensiles de cuisine
Chauffage
Air climatisé
Ventilation
Brûleur à l'huile MAZOUT

LANGLAIS & FRÈRE ENRG.
(Chauffage & Ventilation Ltée)
103, rue St-Pierre Téléphone : 2-8224
QUÉBEC
Foyers hydrauliques JONES (stoker)
Foyers mécaniques FAIRBANKS MORSE
FAMEUX POÊLES THERMOS

Equipement d'hôpitaux
Pompe
Fours mignolets
Fournaise
Compresseur
Machinerie diverse
Brûleur à l'huile légère

tél.. CR. 9957 6296, Rue ST-ANDRÉ, Montreal
LES PRODUITS MADELON ENRG.
EXCELLENT CONTRE:
MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE . RHUMATISME .

ARTISTES PHOTOGRAPHES GRAVEURS
BE, 3984*
La Photogravure Nationale Limitée
202 OUEST, RUE ONTARIO - PRÈS DE BLEURY - MONTREAL

Encouragez nos annonceurs

Gardienne fidèle des épargnes en temps de paix, la Banque assume une double mission en temps de guerre : elle concourt à la sécurité financière du pays et elle protège l'avenir de chacun de ses déposants.
LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Compliments de
DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs
245, avenue McDOUGALL Outremont, P. Q. Tél. CRescent 4183

Gouttes nasales
PRIVINE
Pour la prophylaxie et le traitement des rhumes de cerveau
L'instillation de 3 à 4 gouttes de Privine dans chaque narine à intervalles de 4 à 6 heures soulage les rhumes de cerveau en l'espace de quelques minutes : la sensation de lourdeur de la tête, le nasillement et le larmoiement cessent, et la respiration redevient libre.
COMPAGNIE CIBA LIMITÉE — Montréal, P. Q.

EUGÈNE CÔTÉ
PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE
Manufacturiers de chaussures
ST-HYACINTHE

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hres P.M. / 7 à 8 - P.M.
Dr P. del Vecchio
SPÉCIALITÉ:
MALADIES CHRONIQUES
CANCER, TUBERCULOSE,
ASTHME, RHUMATISME
TÉL.: FR. 1895
900 e/t. Sherbrooke

LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE
est à vos ordres pour toutes vos opérations de banque et de placement.
•
ST-HYACINTHE, P. Q.

Tél. FItzroy 8585
COLLES DE TOUTES SORTES
En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide
•
MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.
5565 Chemin de la Côte St-Paul Montréal

LE DEVOIR

TROIS SOUS LE NUMÉRO

ABONNEMENTS PAR LA POSTE
EDITION QUOTIDIENNE

CANADA $6.00
(Sauf Montréal et banlieue)
E. Unis et Empire Britannique 8.00
UNION POSTALE..... 10.00

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER — FAIS CE QUE DOIS — Rédacteur en chef : Omer HEROUX

TÉL. FRONTENAC 3186*
LAITERIE PERFECTION DAIRY LIMITÉE
2565 CHAMBLY MONTRÉAL

GÉRARD GÉRARD LIMITÉE
ENTREPRENEURS PLÂTRIERS
SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 406-18, RIDEAU
TÉL.: 2-9872
QUÉBEC: 104 ST-JEAN
SUITE 10 TÉL. 7881
SPÉCIALITÉS :
OUVRAGES D'ÉGLISES, COUVENTS, ÉCOLES, ÉDIFICES PUBLICS.
TÉL. DOLLARD 5512
961A, RUE ST-ROCH, MONTRÉAL

TÉL. 2-9411
KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE
67, rue WELLINGTON HULL, P.Q.

La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée
(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)
La caisse d'épargne pour prêts mutuels
Versé à ses membres : $8 600 000.00
Siège Social : 1306 est, rue Sainte-Catherine Montréal

Ch.-Auguste Gascon, Prés.
J.-Ed. Jeannotte, Vice-Prés.
J.-Art. Tremblay, Sec.

Gouttes nasales **PRIVINE**
pour la prophylaxie et le traitement des rhumes de cerveau
COMPAGNIE CIBA LIMITÉE — MONTRÉAL

Nouveautés aux ÉDITIONS DU LÉVRIER

Projections

par le T. R. Père M.-A. LAMARCHE, O. P.
ancien Directeur de la Revue dominicaine

Dans un style gravé plutôt qu'écrit, l'auteur nous présente un recueil d'idées concises, élevées, tonifiantes, d'où l'humour n'est pas absent. La religion, la littérature et les faits sociaux se divisent l'ouvrage.

Un volume de 212 pages
PRIX : $1.00

En vente à : **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL-28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Bonnes adresses à consulter

ACCESSOIRES CONTRE L'INCENDIE :
The Canadian Fire Hose Co. Ltd.,
827 ouest, Notre-Dame, Tél. PL. 6416-17, Montréal
Talbot, René Ltée, 205, St-Paul .... Québec, P. Q.

ARTICLES RELIGIEUX :
Imperial Novelty Mfg. Co. Ltd., 389 o., St-Paul, HA. 4946, Mtl.

ARCHITECTES :
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 .... Québec
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 .... Montréal
Samson, Paul-E., 180, St-Jean, Tél. 4-2163 .... Québec, P. Q.

ARCHITECTES LEMIEUX, 760, SQUARE VICTORIA, LA. 2870, MT.
Ludger Lemieux — A.A.P.Q. — M.R.A.I.C.
Paul M. Lemieux — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F.

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :
Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
Gastonguay, Jules-P., 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 .... Québec

ARTICLES DE SPORT :
Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ASCENSEURS :
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 .... Québec

ASSURANCES GÉNÉRALES :
Bernardin Frères, 1285, Visitation, Tél. CHerrier 3195, Montréal

ASSURANCES (MOINS ASSURANCE-VIE) :
Caron, Hector A., Edifice Canada Cement, HA. 3877, Montréal

ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :
Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785 .... Québec

ASSURANCE : LA SOLIDARITÉ, CIE D'ASSURANCE-VIE
Siège social, 126, St-Pierre, Tél. 4-4034 .... Québec

AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :
Drolet, A., Ltée, 155, boul. Charest, Tél. 2-8494 .... Québec

AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VALCARTIER, STE-FOY, LAC ST-CHARLES :
Terminus, 501, boul. Charest, Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946

AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :
Boutet & Fils, 131, Caron, Tél. 3-3370 .... Québec
Gagnon, J.-E., Enrg., 65, Charest, Tél. 4-2500 .... Québec

AUTOMOBILES (HUDSON ET CAMIONS REO) :
Racine, J. R. Inc., 27, Arago, Tél. 2-2019 .... Québec

AVOCATS :
Boisvert et Corriveau, 80, St-Pierre, Tél. 2-3420 .... Québec
Boyer, Auguste, 159 ouest, Craig, Tél. MA. 7031 .... Montréal
Champeau, Armand, 5585, Canterbury, Tél. AT. 9717, Outremont
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 .... Ottawa, Ont.

BANQUES :
La Banque Provinciale du Canada,
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal

BEURRE D'ÉRABLE :
Cie Nationale de Beurre d'Erable Inc.,
51 ouest, Laurier, Tél. DOllard 2433, Montréal

BISCUITS ET GÂTEAUX :
Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :
Côté, Valère Inc., 187-1ère avenue, Tél. 4-4491 .... Québec

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.

BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :
Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BONBONS EN GROS :
Bonbons Yolande Enrg., Mme J.-B. Cloutier, prop.
83, Sault-au-Matelot, Tél. 4-1167, Québec

BOUCHERS :
Savard, Roméo, 252½, St-Olivier, Tél. 2-4283 .... Québec, P. Q.

BOUCHERS, ÉPICIERS : QUÉBEC MARINE GROCERS :
Massé, Philippe, 93, Sault-au-Matelot, Tél. 2-8505 .... Québec
Swift Canadian Co. Ltd., 153, St-Roch, Tél. 4-2461 .... Québec

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :
Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean .... Québec

BUANDERIES :
Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 .... Montréal
Langlais & Frère Enrg., 103, St-Pierre, Tél. 2-8224, Québec

CAFÉ - THÉ - CONFITURES :
J. A. Désy Ltée, 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 .... Montréal

CARROSSERIES D'AUTO (DÉBOSSAGE, REMBOURRAGE, ETC.) :
Normandeau, A. et Fils, 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal

CHAPEAUX :
Chez Charlebois, 708 ouest, Notre-Dame, Tél. MA. 5029, Mtl.

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :
Madden et Fils Ltee, 3 boul. Charest, Tél. 4-3578 .... Québec
Syndicat National du Combustible, 67, Buade,
Tél. 7111, Québec, P. Q.
The Canadian Import Co. Ld., 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Québec

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE :
Germain & Frère Ltée, 237, St-Antoine, Tél. 76, Trois-Rivières

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :
Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal

CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :
Denyse, 4909 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 .... Montréal

COLLÈGE VERSAILLES :
Fortin Business Colleges, 840, Cherrier, Tél. AM. 6440, Montréal

COMPLIMENTS :
Compliments d'un ami : C. et G. .... Québec, P. Q.
Compliments d'un ami : C. N. E.
Compliments d'un ami : J. E. S.
J. P. Laberge Enrg.
Un ami de la Revue.
Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.
W. A. Baker, Palais de Justice .... Montréal

CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :
Tétrault Frères, 1200, av. de l'Eglise, Tél. WI. 8152, Verdun

CONSTRUCTIONS GÉNÉRALES :
Succession Delphe Maranda, 818½, St-Vallier,
Tél. 2-3808, Québec, P. Q.

CORSETS, BRASSIÈRES, LINGERIE :
Mademoiselle Enrg., 89, Cartier, Tél. 5522 .... Québec
Salon Elégant, 353½, rue St-Jean, Tél. 3-0543 .... Québec

COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE :
Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 .... Québec

COURTIERS D'OBLIGATIONS :
Frs Letarte, Prés., **L.-A. Pedneault,** Vice-Prés.
La Corporation de Prêts de Québec,
132, St-Pierre, Tél. 2-4765, Québec

COURTIERS EN ÉPICERIES :
Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 .... Montréal

COUVREURS :
Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 9677 .... Québec

CRÈME GLACÉE :
Crèmerie Mont Blanc Enrg., 149, Renaud, Tél. 2-6841 .... Québec

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :
Bouchard, J. & Fils, 54—5e rue, Tél. 4-1113 .... Québec

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES ET FLEURISTES :
Bouvette & Fils, ... Trois-Rivières et Shawinigan-Falls, P. Q.

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :
Beaugrand Gilles, 846, de l'Epée, Tél. DO. 2950 .... Montréal
Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville) Québec

DRIVE YOURSELF :
Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 .... Québec

EAU DE JAVELLE :
L'Eau Merveilleuse Enrg., 39-7e rue (Limoilou), 4-2661, Québec

ENTREPRENEURS :
Bilodeau Ltée, 82, Richelieu, Tél. 2-1143 .... Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :
Cauchon, Magloire Ltée, 311, de la Salle, Tél. 6179 .... Québec
Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
Michaud & Simard, 460, Arago, Tél. 5244 .... Québec
Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 .... Québec

ÉPICIERS-BOUCHERS :
Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.

Bonnes adresses à consulter

ÉPICERIES EN GROS :
D'Aoust, P. Ltée, 11, York .... Ottawa, Ont.
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 .... Montréal
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112,Dalhousie, Tél. 2-3931 .... Québec

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :
A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FARINE, ENGRAIS, GRAINS, FOIN, BOIS, CHARBON :
Gervais, Paul et Frère, 5298, Henri-Julien, CA. 1157, Montréal

FERRONNERIE D'ART :
Les Frères Lebrun, 456, Niverville .... Trois-Rivières

FOURRURES :
Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 .... Québec
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 .... Québec
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 .... Québec

GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :
Frenette & Fils Enrg., 176, St-Pierre, Tél. 2-8070 .... Québec

HABITS ET MERCERIES :
Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

IMMEUBLES :
Thibodeau, L. P. R., 325, boul. Charest, Tél. 3-5322 .... Québec

IMMEUBLES (VENTE, ACHAT, EXPERTISE, FINANCE) :
Paquet, Geo., 351, boul. Charest, Tél. 4-4221 .... Québec

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :
Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMEURS (MÉDÉRIC PARENT ET ONIL PARÉ, PROP.) :
Imprimerie Bégin Enrg., 40, St-François, Tél. 3-1252, Québec

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :
Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q.
Fabricant des « Antalgines » contre les Maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :
Clark Dairy Ltd., 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.
Coopérative Lait et Crème, 4101 est, N.-Dame, AM. 2171, Mtl.
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
Laiterie de Québec Ltée, 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :
Librairie J. A. Parent, 472, St-Vallier, Tél. 5630 .... Québec

LIBRAIRES :
Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 .... Montréal

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :
5375,avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. EL. 4677 .... Montréal
95, avenue Empress, Tél. 2-7363 .... Ottawa

LIQUEURS DOUCES :
Fortier, Elzéar Ltée, 115, St-Dominique, Tél. 2-3891 .... Québec

MACHINERIES D'IMPRIMERIE (RÉPARATION, SOUDURE, ETC.) :
Le Matériel d'Imprimerie Ltée (Demandez M. Langlais),
970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal

MAGASINS À RAYON :
Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 .... Québec
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 .... Québec
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 .... Montréal
Paquet et Cie Ltée 157, St-Joseph, Tél. 8131 .... Québec
Pharand, J., 85, Champlain, Tél. 2-5315 .... Hull, P. Q.
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561 .... Québec

MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :
Girard et Godin Ltée, T.-Riv. et 34 o., St-Paul, LA. 9214, Mtl.

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :
Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P.Q.

MARCHAND DE FOURRURES :
Zicat, Lauréat, Enrg., 28, chemin Sainte-Foye, Tél. 9627, Québec

MARCHANDS DE THÉS, CAFÉS ET ÉPICES EN GROS :
Bourque, A., 262 est, St-Paul, Tél. HArbour 7630 .... Montréal

MARCHANDS TAILLEURS :
Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803 .... Montréal
Meunier, Ernest, 994 est, Rachel, Tél. FR. 9343 .... Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC. :
Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347 .... Québec

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

MÉDECINS :
Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tel. WE. 5476 .... Montréal
Pilon, Dr Henri, 251, boul. St-Joseph, Tél. 2-0563, Hull, P. Q.
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 .... Québec

MEMBRES ARTIFICIELS :
Duckett, J.-A., 2014, Bleury, Tél. HArbour 0630 .... Montréal

NETTOYEURS, BUANDERIE :
Pfeiffer, P., 4, McMahon, Tél. 2-2021 .... Québec, P. Q.

NOTAIRES :
Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal
McKay, R. E., 4948, av. Verdun, Tél. YO. 5322 .... Verdun

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :
Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPTICIENS D'ORDONNANCES :
Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 .... Ottawa, Ont.
Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :
Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 .... St-Hyacinthe

PHARMACIENS :
Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 .... Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235 .... Québec

PHARMACIENS EN GROS :
Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 .... Ottawa, Ont.

PHOTOGRAPHES :
Studio Bell, 59, St-Joseph, Tél. 4-2106 .... Québec

PIANOS : À VENDRE — ACCORDAGE
Marcoux, J.-C., 609, St-Vallier, Tél. 9775 .... Québec

PIERRE :
Carrière Gravel Ltée, 282, St-Paul, Tél. 2-4122 .... Québec

PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :
Asselin, J.-A., 37, Hermine, Tél. 9670 .... Québec
Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 .... Québec

PRODUITS ALIMENTAIRES (MANUFACTURIERS) :
Old City Mfg. Co. Ltd., 4, Mgr Gauvreau, Tél. 2-5273, Québec

PRODUITS PHARMACEUTIQUES :
Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 .... Montréal

PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :
Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700 .... Québec

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :
Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 .... Québec

QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :
Lemieux, Jos.-E. Enrg. .... Québec
O'Neil & Richard Ltée, 134, du Pont, Tél. 2-1594 .... Québec

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :
Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 .... Montréal
Queen Mary Hard. Ltd., 5323 Queen Mary Rd., *EL. 1129, Mtl.

RESTAURANTS :
Le Roi du Chien Chaud Enrg.
1478 est, Sainte-Catherine, Tél. AM. 6969, Montréal

TAXIS (DEMANDEZ TOUJOURS) :
Dominion Taxis, Tél. 8123 .... Québec, P. Q.

TERRA COTTA :
Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TRANSPORTS :
St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 .... St-Hyacinthe

VALEURS DE PLACEMENT :
Dubé, Oscar & Cie Inc.,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-4061, Québec
Société Générale de Finance, Inc., 57 ouest, St-Jacques,
Tél. HA. 5168, Montréal

VIANDES EN GROS (FRAÎCHES ET FUMÉES) :
Marché de Québec Enrg., 26-28.1ère rue, Tél. 2-2016 .... Québec

VIOLON (COURS THÉORIQUES) :
Talbot, J. Robert, 255, Fraser, Tél. 5244 .... Québec

Sommaire

Mars 1945

André Diotte : *Pour le 7 mars*

Il faut prendre contact avec les œuvres mêmes du Maître pour retrouver le sens de son intuition originelle.

P.-E. De Rooy, O. P. : *La parole de S. S. Pie XII*

Un maître de la philosophie thomiste nous donne, ici, un commentaire exhaustif du dernier message de Noël de S. S. Pie XII consacré à la démocratie et à l'organisation internationale des peuples.

Gérard Bergeron : *Un divorce entre le Droit et la Morale*

La future communauté juridico-internationale n'assurea la paix que si elle repose sur une base morale.

Rex Desmarchais : *Lettre ouverte à Georges Duhamel à propos de Salavin*

Analyse psychologique très poussée de ce singulier héros de roman.

Colette Marion : *L'âge du bonheur*

Plaidoyer d'une jeune étudiante dans un brillant débat qui eut lieu récemment à Ottawa. Lisez et vous saurez.

Clément Morin, P. S. S. : *Pâques fleuries*

« Ayez en vous les sentiments qui sont dans le Christ Jésus ». Tel est le thème commenté ici et tiré de l'épître du dimanche des Rameaux.

Le sens des faits

Albert Lacroix : « Etudes et Recherches ».
Criticus : Un grand centenaire.
Antonin Lamarche, O. P. : La semaine de la famille.
Le Directeur : Les journées sacerdotales.
Marius Plamondon : Lettre de Gros-Jean à son Curé.
Marguerite Brunet : Marthe, l'infirmière.

L'esprit des livres

Cécile Chabot : « Paysannerie » *(Albert Lacroix).*
Raymond Tanghe : « Géographie économique du Canada » *(Albert Lacroix).*
Roger Lemelin : « Au pied de la pente douce » *(André Diotte).*
André Béland : « Orage sur mon corps» *(Gilles Dolbec).*
Félix Leclerc : « Andante» *(Ant. Lamarche, O. P.).*
Adrienne Maillet : « Un enlèvement » *(A. Saint-Pierre, O. P.).*
René Ristelhueber : « La double aventure de Fridtjof Nansen » *(Criticus).*
Franz Werfel : « Between Heaven and Earth » *(M.-A. Lamarche, O. P.).*
Gérard de Catalogne : « Entretiens dans la Tourmente » *(Antonin Lamarche, O. P.).*
Roger Martin du Gard : « Les Thibault, tomes VII et VIII » *(A. L.).*
Paul Bourget : « Le Démon du midi » *(A. L.).*
Léon Bloy : « Le Désespéré » *(A. L.).*
Abbé E.-P. Bourceau : « Pour être un homme » *(Albert Lacroix).*
Henri Massis : « Notre ami Psichari » *(A. Lacroix).*
Pascal : « Pensées » *(Yves Filfe).*
Noël-Pierre Lenoir : « Préface à la paix» *(Jacques Boileau).*
Francis J. Spellman : « Agis aujourd'hui » *(Albert Lacroix).*
Eve Curie : « Voyage parmi les guerriers » *(Claude Clément).*
Hillis Lory : « Les Maîtres militaires du Japon » *(Albert Lacroix).*
Arkady Fiedler : « Groupe 303 ».
Jean Malaquais : « Coups de barre » *(A. Lacroix).*
Jean Giraudoux : « Pleins pouvoirs » *(C. Clément).*
Abbé Charles Grimaud : « Ma Messe » *(A. Lacroix).*
Abbé Charles Grimaud : « Lui et nous : un seul Christ » *(Albert Lacroix).*
Georges Duhamel : « Positions françaises » *(Claude Clément).*
Georges Duhamel : « Tel qu'en lui-même » *(André Giroux).*
R. P. J. Baeteman : « Retraite de huit jours pour des religieuses » *(Albert Lacroix).*
Accusés de réception.

REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

Volume LI | Tome I | Mars 1945

Pour le 7 mars

Mercredi, sept mars mil neuf cent quarante-cinq : fête de saint Thomas d'Aquin, Doctor communis *de l'Eglise catholique.*

Les lecteurs de la Revue dominicaine *ne s'attendent point à ce que je reprenne ici des thèmes très usés en notre pays mais toujours sonores : exalter Thomas soleil de la chrétienté, ou comparer son œuvre aux cathédrales médiévales. Je n'ai aucun goût à cela. J'y aurais même beaucoup de répulsion. Mais il paraît que dans encore trop de nos séminaires et collèges, ces efforts oratoires et cet enthousiasme généreux constituent le point central de la célébration du 7 mars ou de sa solennité dominicale (cette année, le 15 avril). Des auditeurs — dont la jeune ardeur excuse l'impatience — nous prouvent, avec témoignages documentaires à l'appui, que de braves gens, authentiques « orateurs de circonstance », discourent en proportion inverse de leur travail quotidien de réflexion et de construction thomistes. Mais laissons cela. Plaignons-nous moins de nos contemporains ou de nos prédécesseurs, et agissons nous-mêmes.*

Ceci m'amène à toucher à un aspect particulièrement sensible de notre thomisme canadien. Les premières approches avec le Docteur Angélique ont forcément comme introducteurs des manuels où la doctrine

est trop figée et systématisée ; où parfois les conclusions commandent tant les status quæstionis *que les arguments sagement numérotés ; où la routine scolaire et l'utilitarisme du baccalauréat et des autres grades viennent ajouter leur apport défavorable. Mettez comme animateur local de tout cela un professeur empêché de diverses manières, ou surchargé, et alors la mesure sera comble. Les disciples sans nerf rempliront leur rôle d'automate à la conquête de l'examen. Par contre, tel étudiant en philosophie, personnel, i. e. intelligent et volontaire, se dégoûtera des « bonnes petites thèses thomistes » pour se mettre à lire, dans sa spécialité, n'importe qui et n'importe quoi.*

Les jeunes voudront bien se rappeler que les inconvénients ci-dessus énumérés sont inhérents pour une bonne part à beaucoup d'organisations scolaires de tout acabit. L'idéal serait de pester moins souvent, pour puiser davantage aux œuvres elles-mêmes de saint Thomas, pour prendre contact avec la puissance créatrice du Maître, pour retrouver le sens de son intuition originelle.

S'ils ont l'intelligence de dresser et de pousser leur courage dans cette direction, ils saisiront alors combien les contextes et les techniques de la théologie et de la philosophie médiévales sont loin d'un esprit du vingtième siècle. Par là ils comprendront la place et le rôle, dans nos universités catholiques canadiennes, d'un Institut d'études médiévales *spécialisé de retrouver ces contextes et d'initier en cela les étudiants au travail scientifique. Dans l'armature des grandes œuvres intellectuelles du moyen âge, il y a d'abord et avant tout la vérité intemporelle ; ce qui relève de la synthèse profonde de cette vérité ; ce qui appartient à son seul appareil dialectique. Vous vous en doutiez ? Tant mieux, et puisse cela apparaître un peu plus dans l'enseignement et le rayonnement du thomisme chez nous !*

Ce contact avec saint Thomas lui-même est la condition exclusive pour garder à son enseignement cette « fraîcheur de création continuée »

dont a traité naguère M. Etienne Gilson. Par ce moyen seulement, nos jeunes saisiront qu'il ne faut pas aller de la philosophie moderne au thomisme, mais bien de saint Thomas aux philosophes modernes. La définition de la VÉRITÉ *chez l'un et chez les autres suffira à les édifier.*

Certains de nos philosophes de demain, *tout en rejetant le relativisme doctrinal des philosophes modernes, voudraient se présenter en philosophes tout court, en penseurs indépendants qui appliqueront leur méthode critique à tous les systèmes sans exception. Puis-je les prier de ne pas abuser de ces palinodies juvéniles ? Mort en 1274, Thomas d'Aquin force encore le respect même de ceux qui pensent autrement que lui. Soyons vraiment loyaux aux directives de l'Eglise. Etudions en profondeur de pensée et de vie celui qui est son Docteur et doit être notre Docteur. Il faudrait que tout étudiant canadien en philosophie ou en théologie puisse user de l'enseignement thomiste dans la ferveur et avec la conviction d'une expérience personnelle. Après cela, le problème de son attitude à l'égard des philosophies modernes ne l'angoissera plus.*

Ce sera notre vœu et notre prière en cette fête de saint Thomas d'Aquin 1945.

André DIOTTE

La parole de Pie XII

Il n'y a pas que les catholiques qui la veille de Noël se sont tournés vers Rome pour en recevoir des directives dans un siècle sur lequel s'étend la sombre confusion de Babel. Tous ceux qui, quoiqu'appartenant à d'autres confessions religieuses et d'autres philosophies mais animés de sincérité et de bonne volonté, ont aperçu la racine commune de ce qui dans le christianisme doit être reconnu comme vrai et bon, ont écouté la parole du Pape avec le respect dû à l'autorité suprême de l'Eglise.

C'est parce que l'Eglise est dépositaire de promesses divines et le bastion séculaire des valeurs véritables. C'est aussi parce que le Pape, élevé au faîte du monde spirituel est bien placé pour saisir le nœud intime des événements et capable de faire une évaluation réaliste de toutes les forces apparentes ou moins visibles qui préparent l'avenir. C'est enfin parce qu'il juge ces forces non pas à l'étalon d'intérêts particuliers, partisans et passagers, mais à celui des vérités immuables, des intérêts durables et universels qui constituent le point de ralliement de tous les hommes réfléchis. Pour la sixième fois pendant cette guerre il s'est adressé au monde. Dans tous les messages précédents il a traité des questions les plus vitales pour l'humanité, mais celui qu'il vient de prononcer est d'une actualité toute particulière ; il est consacré à la démocratie et à l'organisation internationale des peuples.

La Démocratie

Le Pape commence par constater que la tendance des peuples vers la démocratie est devenue de plus en plus générale. « Devant les souffrances inénarrables dont la guerre les a écrasés, ils ont assumé une nouvelle attitude envers l'Etat et ceux qui gouvernent, une attitude qui

interroge, qui critique, qui se méfie... Ils sont fermement convaincus aujourd'hui... que s'ils avaient eu la possibilité de censurer et corriger les actions de l'autorité publique, le monde n'aurait pas été entraîné dans le gouffre d'une guerre désastreuse... » L'atmosphère psychologique des peuples étant telle, ce message n'a d'autre but que de tracer les conditions qui doivent assurer une démocratie saine. Il rappelle qu'il ne veut pas traiter de la démocratie en tant que forme de gouvernement spécifique. Toutes les formes de gouvernement sont acceptées par l'Eglise, pourvu qu'elles tendent à réaliser le vrai bien des citoyens. Mais il veut parler de la démocratie politique *au sens large du mot* qui se concilie avec toutes les formes spécifiques : monarchie, aristocratie, démocratie strictement dite, formes mixtes, et dont lui-même a donné la définition : un régime dans lequel le peuple a le droit d'exprimer ses propres vues sur les obligations et les sacrifices qui lui sont imposés et le droit de ne pas être contraint d'obéir sans avoir été entendu ». Mais même limité à cet aspect, il ne fallait pas s'attendre à ce que le Pape cherche à déterminer le mécanisme par lequel le peuple serait à même de faire valoir ce double droit. Pour lui la question à décider n'est pas de savoir si le peuple aura le droit de voter et si le suffrage sera universel, censitaire, capacitaire, plural, individuel, féminin, secret, obligatoire ; s'il aura le droit de referendum, de veto, d'initiative, etc. Pour lui le problème est moral. Or comme il y a deux catégories d'hommes en présence, les gouvernés et les gouvernants, et que les deux sont appelés à avoir une action réciproque plus ou moins efficace, son but est d'établir les conditions morales requises de part et d'autre. Voilà l'objet de la première partie du message.

Conditions de la part des gouvernés

Pour que la démocratie soit saine du côté des gouvernés, la condition fondamentale est, dit le Pape, que le peuple soit vraiment *le peuple* et non pas *une masse*. Quelle est la différence ? Et quelle est la racine

de cette différence ? Pie XII répond : est peuple la multitude qui se meut ; est masse la multitude qui est mue. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que le peuple est une multitude se dirigeant elle-même vers le bien commun par une auto-motion qui est le résultat de ses propres convictions, de ses propres vouloirs, sous sa propre responsabilité. Une masse au contraire, est mue de l'extérieur. Elle est le jouet facile de quiconque sait exploiter ses instincts et ses impressions. Quelle est la raison ultime de cette distinction ? Le peuple au même titre que l'homme individuel, se meut parce qu'il possède les principes de son mouvement en lui-même et que, grâce à la liberté, il exerce la maîtrise sur ces principes et par conséquent aussi sur son mouvement. La raison foncière de son pouvoir d'auto-motion est donc sa liberté : la liberté psychologique pour la personne humaine, la liberté politique pour le peuple. La plante et l'animal, privés de liberté, sont privés par le fait même du pouvoir d'auto-motion ; ils sont mus par la nature ou par l'instinct plutôt qu'ils ne se meuvent. La masse privée de liberté politique est semblable aux animaux, elle ne se meut pas non plus dans le domaine politique, mais elle est mue de l'extérieur par les promesses d'un meneur, les impératifs d'un dictateur, la pression du parti unique, les contraintes d'une organisation obligatoire ou d'un pouvoir d'argent. Remarquez que le Pape place au même niveau comme exploiteurs des masses le pouvoir d'argent et celui de l'organisation, le capitalisme effréné, le fascisme, le nazisme et le bolchévisme. Cette idée n'est pas nouvelle chez lui. Dans son message de Noël 1942 il avait déjà dénoncé l'esclavage de la personne humaine, qu'il soit le fait de l'exploitation du capital privé ou du pouvoir de l'Etat.

D'autre part, ce n'est pas non plus le seul fait de l'organisation qui transforme la masse en peuple, comme certains auteurs l'ont pensé. Certes, l'organisation appartient à la notion de peuple, mais les deux concepts ne sont pas équivalents. Un Etat n'est pas une agglomération d'individus, constituant une masse informe en face d'une autorité poli-

tique suprême, comme J.-J. Roussau l'a affirmé [1] et comme la révolution française l'a voulu réaliser en supprimant toutes les associations [2]. Non, l'Etat doit être la couronne de l'autorité politique placée sur une matière sociale organisée, tant sous l'empire du droit naturel comme les familles, les organisations professionnelles et autres, que sous le droit positif comme par exemple les sociétés d'amusement. Mais le seul fait de l'organisation ne suffit pas à changer une masse en peuple. Les organisations dans les Etats totalitaires qui entraînent la Gleichschaltung universelle, la standardisation générale des opinions, des vouloirs, des actions sur le prototype officiel des maîtres du jour et dont les membres sont réduits à n'être que des soldats de plomb tenus en rang par une espèce de police politique : la Gestapo, la Gépéou et autres, semblables organisations n'élèvent pas la multitude au rang de peuple. Sous ces régimes de robots, la multitude est « quelque chose », une masse ; dans la démocratie elle doit être « quelqu'un », le peuple. Peut-on ne pas reconnaître avec le Pape que cette conception est essentielle à toute vraie démocratie, puisque par définition celle-ci suppose une multitude maîtresse de ses destinées soit en se gouvernant elle-même, soit en exerçant une influence sur son gouvernement ? Les masses n'étant que l'instrument des différentes puissances, des marionnettes sur le théâtre de la dictature, ouverte ou camouflée, c'est à juste titre que le Pape les appelle les ennemies de la démocratie, car trop souvent leur poids doit servir à écraser les meilleurs éléments du peuple. Voilà donc la condition fondamentale à toute démocratie considérée du côté des gouvernés : il faut que la multitude soit constituée d'hommes en possession de toutes les prérogatives humaines, doués de liberté politique et donc d'auto-détermination et d'auto-

1. Contrat Social, II, 3.
2. La fameuse loi Le Chapelier du 17 mars 1791 ; la Constituante du 15 juin de la même année ; la loi du 19 août 1792 qui toutes culminaient dans celle du 14 août 1793 et qui porte : « L'Assemblée Législative *considérant qu'un Etat vraiment libre ne doit souffrir dans son sein aucune corporation*... supprime toutes les congrégations, corporations, associations d'hommes et de femmes, laïques et ecclésiastiques ».

motion, des hommes qui dans la conscience pleine de leurs droits et de leurs devoirs inaliénables reconnaissent leur responsabilité personnelle, corollaire de toute liberté et, dans la collaboration pacifique avec leurs concitoyens, poursuivent collectivement leur vocation d'homme complet et de chrétien sous la direction de l'autorité civile.

Dans les développements qu'il consacre à cette idée, Pie XII fait observer que dans un peuple les inégalités naturelles et inévitables qui distinguent les hommes ne constituent pas un obstacle à l'union et à la fraternité qui forment le lien de la cité. Elles ne s'opposent pas non plus à la vraie égalité civile dont la signification première est que devant l'Etat chacun a le droit de vivre honorablement sa vie personnelle [1]. C'est en effet cette égalité de tous devant « le Prince », comme disaient les anciens, qui fait de la cité une société de droit au sens strict du mot, c'est-à-dire une société dans laquelle les relations des citoyens entre eux et avec l'autorité sont régies en premier lieu par le droit [2]. Dans les masses au contraire, la liberté est une revendication tyrannique inspirée par l'appétit au détriment des autres, et l'égalité dégénère dans une uniformité sans couleur.

CONDITIONS DE LA PART DES GOUVERNANTS

L'Etat démocratique, qu'il soit monarchique ou républicain doit, comme toute autre forme de gouvernement, être revêtu d'autorité réelle et effective. L'impuissance de l'Etat, dit von Treitschke, est le péché

1. Il est tellement vrai que les masses sont également l'ennemi de la liberté que les auteurs, confondant l'idée de masse et de peuple, nient logiquement l'existence de la liberté dans la démocratie. Ainsi par exemple, Montesquieu, Rousseau, Kant, Radbruch, Binder, etc. Aristote, partant de la même idée, classe la démocratie parmi les formes de gouvernement corrompues, avec la tyrannie et l'oligarchie. Qui peut nier qu'il y a le despotisme de la foule comme il y a celui d'un seul ? Pour sauver la vraie démocratie, il faut, comme le Pape l'a dit, que la multitude soit « un peuple » au sens expliqué par lui.

2. Dans les sociétés dont les membres sont naturellement inégaux en relation avec la fin, comme par exemple dans la famille, le droit au sens strict n'existe pas, mais les relations sont régies par une vertu plus élevée, par exemple la piété filiale et l'amour paternel. La famille est avant tout une société d'amour ; la société civile est en premier lieu une société de droit.

irrémissible de l'Etat, et von Ihering l'appelle une contradiction dans les termes. Les anarchistes de toutes nuances ont nié la nécessité d'un pouvoir effectif : Tolstoï pour des raisons religieuses, Max Stirner comme conséquence de son système philosophique, Bakunin, Kropotkin, Elisé Reclus, Jean Gravé et beaucoup d'autres en vertu de leur système politique. D'après la doctrine traditionnelle l'autorité est nécessaire dans l'Etat parce que sans elle l'Etat serait impuissant à poursuivre le bien commun et cesserait d'exister. En effet le multiple est naturellement cause du multiple, seul ce qui est « un » est *per se* principe d'unité. Privé de ce principe d'unité, l'Etat qui constitue une *multitude* serait radicalement incapable de tendre à cette unité du bien commun et il se désagrégerait comme un corps sans âme. Ce principe, c'est l'autorité. Il ne faudrait cependant pas croire que la déclaration du message ne s'adresse qu'aux anarchistes. En parlant « d'autorité RÉELLE ET EFFECTIVE », il atteint d'abord tous ceux qui consciemment ou inconsciemment suivent en démocratie la conception de Rousseau ou de Kant. Posant le problème de l'Etat, Rousseau avait écrit : « trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun s'unissant à tous, *n'obéisse pourtant qu'à lui-même* et reste aussi libre qu'auparavant. Tel est le problème fondamental dont le contrat social donne la solution » [1]. Kant pense de même. Pour lui est citoyen celui qui a la faculté de n'obéir qu'aux lois auxquelles il a consenti. Quelle différence y a-t-il entre cette conception et la déclaration de principe de l'anarchiste Bakounine : « Ma liberté, ou ce qui revient au même, ma dignité d'homme... consiste *à n'obéir à aucun autre homme* et à ne déterminer mes actes que conformément à mes convictions propres » (Œuvres, t. I, p. 281). Comment pourrait-on, avec pareille conception parler d'autorité réelle et effective ?

Mais les paroles du Pape touchent encore une autre erreur géné-

1. Contrat Social, V, I, 2.

ralement répandue de nos jours, celle qui ne voit dans le pouvoir suprême politique que la force physique prédominante dans l'Etat. Les tenants de cette conception appartiennent aux écoles philosophiques et politiques les plus diverses [1] ; mais tous souscrivent à l'affirmation du professeur L. Duguit qu'entre le pouvoir d'un capitaine de bandits et celui d'un premier ministre il n'y a pas de différence essentielle ; il n'y a qu'une différence de degré : le premier ministre dispose de plus de force physique que le capitaine. La force physique prédominante dans un Etat peut sans doute plier le dos et les genoux des citoyens ; elle ne peut pas plier leur âme. Or, l'autorité politique réelle et effective est précisément cela. C'est le pouvoir moral de conduire les citoyens en leur imposant une obligation en conscience. L'homme est un être moral, qui se meut lui-même par sa raison et sa volonté. Il faut donc que la motion de l'autorité s'adresse à la raison et à la volonté de l'inférieur, c'est-à-dire à sa conscience. La faculté d'imposer une coaction physique aux récalcitrants, elle aussi est une faculté morale ; elle est dite physique parce que sa matière est physique. Elle ne constitue pas l'essence de l'autorité mais la suit nécessairement comme une propriété. Quiconque a saisi la nature de l'autorité « réelle et effective » se rend compte combien la théorie de la force physique prédominante est avilissante pour le subordonné. Mais d'autre part, elle est éminemment anti-sociale puisque la base unique de la stabilité sociale réside d'après elle dans de simples relations de force faciles à intervertir. Elle constitue une prime aux guerres civiles, c'est la loi de la jungle. Non sans une grande profondeur de pensée, le Saint Père fait remarquer qu'aussi bien l'Etat et son auto-

---

1. Voici quelques exemples : Hobbes se base sur le matérialisme juridique ; Spinoza sur le panthéisme moniste ; Marx, Engels, Lenine, Staline et les communistes en général sur le matérialisme économique ; Hitler et les nazis sur le matérialisme biologique, etc.

Le criticisme idéaliste mène à la même conclusion et pour Kant l'autorité se réduit aussi en dernière analyse à la force physique.

De même le positivisme, par exemple, le finalisme empirique de von Ihering ; le positivisme juridique objectif de Léon Duguit ; le positivisme historique de von Treitschke. On pourrait facilement alonger la liste.

rité que la personnalité indépendante de l'homme relèvent tous les trois du même ordre absolu des choses et des fins, ordre que nous pouvons constater dans l'univers entier. Si par conséquent l'homme, usant de sa liberté se révolte contre l'autorité, il mine sa propre liberté en violant l'ordre absolu sur lequel elle repose. Tous les trois sont tellement liés : la personne, l'Etat, le Gouvernement et leurs droits respectifs que l'un ne peut être sans l'autre. *Simul stant et simul cadunt.* Mais l'ordre absolu des choses et des fins est-il subsistant par lui-même ? Le croire serait faire violence à la lumière de l'intelligence et aux données de la Révélation. Toutes deux : la raison et la Foi chrétienne nous enseignent que cet ordre trouve sa base et son explication dernière dans un Dieu personnel, créateur de l'univers. On connaît l'affirmation brutale et prétentieusement stupide d'un des pontifes de la science juridique en France [1] qui malheureusement exprime l'opinion de beaucoup : « Incontestablement ces doctrines théocratiques n'ont rien de scientifique et je ne les discuterai même pas ». Le Pape lui les admet, parce qu'il croit à la pleine intelligibilité du réel, aux démonstrations rigoureuses de l'esprit humain et à la crédibilité de la Révélation divine. Dieu étant la clef de voûte de l'ordre absolu, il suit que la dignité de la communauté morale est voulue par Dieu, et que la dignité de l'autorité n'est autre que la dignité dérivant de sa participation de l'autorité divine. C'est la vision claire des fins proposées par Dieu à toute société humaine et la conscience profonde de cette connection supraterrestre indéfectible, qui constitue la garantie pour une démocratie saine, plus que pour tout autre régime. C'est elle qui, jointe à un sens élevé des obligations sociales, rend capables ceux qui sont revêtus d'autorité de remplir leurs obligations et de commander le respect et le support de la meilleure partie du peuple. Ensuite, le Pape énumère et explique les qualités morales qui doivent être celles des hommes élevés au pouvoir, en particulier au pouvoir législatif, centre de

1. Léon Duguit, Traité de droit constitutionnel, vol. I, p. 409.

gravité dans toute démocratie. Ces qualités sont entre autres : l'objectivité, la loyauté, la générosité, l'intégrité, l'élévation d'esprit et de caractère, etc. Cette partie du message mérite sans doute qu'on s'y arrête en détail, mais l'espace dont nous disposons nous en empêche. Nous ne pouvons cependant pas terminer sans dire encore quelques mots sur la question de l'absolutisme d'Etat, par laquelle le Pape conclut la première partie de son message.

L'ABSOLUTISME DE L'ETAT

Le Pape le définit : « L'absolutisme d'Etat (qu'on ne peut pas confondre avec la monarchie absolue dont nous ne traitons pas ici) consiste en fait dans le faux principe que l'autorité de l'Etat est illimitée, et qu'en face d'elle, l'appel à une loi plus haute obligeant en conscience n'est pas admise, même si cette autorité poursuit sans entraves ses fins despotiques, dépassant les frontières entre le bien et le mal ». C'est la quintessence de l'Etat totalitaire, défini par Mussolini : « Rien en dehors de l'Etat, rien contre l'Etat, rien au-dessus de l'Etat ». S'il n'y a rien au-dessus de l'Etat, il suit que rien ne sera en dehors ni contre l'Etat. Mais il est d'une importance capitale de comprendre que l'absolutisme ou le totalitarisme n'est nullement lié à la dictature ni à aucune autre forme de gouvernement. C'est une conception d'Etat et non pas une forme de gouvernement. La démocratie bourgeoise de J.-J. Rousseau était totalitaire. « La volonté générale, déclare-t-il, est toujours droite, elle ne peut se tromper » (Contrat Social, I, 7 ; II, 3 ; II, 6). L'article premier du credo fasciste était : *Mussolini a sempere raggione.* Où est la différence entre les deux ? Peut-on concevoir absolutisme d'Etat plus radical que celui de Hegel et dont le communisme et le nazisme se sont inspirés ? L'Etat est dieu sur terre ; l'individu n'a ni objectivité, ni vérité, ni moralité (Sittlichkeit) que dans l'Etat. Celui-ci a un droit suprême sur l'individu dont l'obligation la plus haute est d'être membre de l'Etat

(Grundlinien der Rechtsphilosophie, p. 258-260). Néanmoins, la forme de gouvernement qui d'après Hegel répond pleinement à cette conception est la monarchie constitutionnelle. Ecoutez Durkheim, le fondateur de l'école sociologique en France et nullement partisan de la dictature : « La collectivité, dit-il, est à elle-même sa propre fin. L'homme doit se considérer comme un instrument entre ses mains. C'est d'elle qu'il tient tous ses droits, et il n'y a pas de prérogatives contre elle, parce qu'il n'y a rien au-dessus d'elle » (Le Suicide, p. 382). Au moins, c'est clair : du moment qu'il n'y a rien au-dessus de l'Etat, « il n'y a pas de prérogatives contre lui ». C'est logique. Mais du coup toutes les conceptions telles que le matérialisme, aussi bien économique (le communisme) que biologique (le nazisme), tel que l'hégélianisme, l'historicisme, le sociologisme, l'organicisme, les conceptions axiologiques et phénoménologiques : en un mot toutes les théories ou pratiques qui élèvent l'Etat au rang de réalité suprême et source dernière du droit, toutes aboutissent logiquement à l'Absolutisme de l'Etat-Léviathan. On ne peut que souscrire aux paroles du Pape : « Une démocratie saine, basée sur les principes immuables de la loi naturelle et de la vérité révélée, tournera résolument le dos à semblable corruption qui donne à l'Etat un pouvoir sans frein et sans limites et change le régime démocratique, nonobstant son apparence extérieure, purement et simplement en une forme de l'Absolutisme ».

Qui veut la liberté et la dignité humaine rejette l'Absolutisme sans hésiter, et les doctrines qui y mènent.

(La fin prochainement)

P.-E. De Rooy, O. P.

New-York.

Un divorce entre le Droit et la Morale

Une pensée qu'il faudrait mettre en exergue à tous les ouvrages qui traitent de paix internationale, de société des nations, de monde futur, etc... c'est celle-ci de Stanislas Fumet : *La folie des peuples est de donner toute la puissance à un homme avant que cet homme soit saint.* Cette pensée, que l'auteur de *Mission de Léon Bloy* prenait alors à son propre compte en se plaçant sur le plan politique, rejoint par sa nécessaire intransigeance cette autre pensée, si connue, du « Désespéré » : *Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints.* L'article du directeur de *Temps Présent,* qui commençait par la phrase précitée, parut dans la livraison de ce journal du 1 septembre 1939, au moment même où l'hystérique de Berchtesgaden lançait ses blindés et ses bombes sur la malheureuse Pologne. De ce fait, ces mots revêtaient une acuité tragique et une actualité plus tragique encore.

* * *

Les années ont passé ; il en fallut cinq pour nous permettre l'assurance d'une victoire certaine à proximité probable. Pour cela, on ferrailla durement ; on souffrit davantage ; on espéra contre toute espérance à des heures où l'espérance semblait un grossier contresens avec la réalité bien sombre du moment. Mais les hommes qui ont soif de la liberté perdue et à reconquérir ont, de l'espoir, l'éradication difficile. On fit plus qu'espérer ; on travailla. On travailla à bâtir un *ordre* vraiment *nouveau* cette fois. On avait payé le très haut prix les erreurs commises ; on voulut faire mieux pour l'avenir ; on professa de construire solide et durable. Dans le camp allié, Latins comme Anglo-Saxons ont multiplié les ouvrages sur la paix internationale, la morale internationale, l'organisation mondiale future, etc... Evidemment, chacun y va de sa petite panacée, exclusive de toute autre espèce de remède. Mais ne sou-

rions pas trop vite et contentons-nous de remarquer que cela est bien humain. Il y a évidente sincérité et générosité d'intention la plupart du temps — l'épreuve assagit ; et c'est cela qui compte surtout.

Bien que visant des objectifs très divers, des conférences internationales se tinrent aussi, aux Etats-Unis pour la plupart — un symbole pour l'avenir ? — qui avaient toutes ceci de commun qu'elles devaient, dans l'intention de leurs protagonistes, poser les prémisses du monde international de demain.

A cause de l'ampleur de ses buts, celle du Dumbarton Oaks eut le plus grand retentissement. D'autres, comme celles de Bretton Woods et de Chicago, firent moins de bruit. Il est toutefois permis de se demander si ces dernières n'auront pas des suites effectives plus prochainement décisives en rapport avec l'organisation internationale future, à cause précisément de l'objet bien spécifié qu'elles s'étaient donné, et du caractère d'immédiate urgence, dès la paix signée, des problèmes qu'elles auront à résoudre. Les nations n'attendront pas l'établissement d'une organisation juridique internationale pour commercer, pour communiquer entre elles, etc... Le caractère de ces relations influera sans doute, parce que tout nouveau, sur la constitution juridique de la future communauté internationale. A la lumière d'expériences partielles et neuves, on pourra sans doute mieux repenser le problème mondial dans sa totalité et sa complexité nouvelle. Nous aimons le croire.

* * *

On n'a pas attendu que l'encre sèche sur les traités de la paix future pour s'y préparer. L'heure venue de la construction positive, on ne pourra se désister, improviser : on n'aura pas été pris au dépourvu. L'observateur, même le moins attentif, des choses internationales doute que ce bel échafaudage théorique et déjà technique ait une structure suffisamment solide. Il doute parce que la lecture de son journal quoti-

dien lui apprend les multiples accrocs que la diplomatie de l'ultimatum, même à des alliés, fait subir aux quelques principes essentiels sans lesquels on travaillera toujours à perte. Il se demande avec inquiétude si, dès l'origine, on n'est pas en train de s'engager dans le sentier connu des erreurs déjà commises.

Pour lui, la paix mondiale est davantage une question morale qu'une question juridico-politique. S'il a quelque peu la foi, il ne sera pas de ceux qu'une phrase comme celle-ci : *Il n'y a pas d'enfer ni de purgatoire pour les nations ; elles expient leurs fautes sur la terre* fera sourire. Il croira à l'action de la Providence, par les causes secondes, sur la destinée des peuples. Et il croira aussi avec George Glasgow, qui l'affirme dans son livre « Diplomacy and God », qu'il y a des guerres *parce qu'aucune nation, dans l'histoire du monde tel que nous le voyons, n'a jamais suivi de politique qui fût en réalité chrétienne.* Sans doute, il ne concevra pas Dieu, tel un joueur d'échecs maniant ses pions, qui, mathématiquement et au jour le jour, récompense ou punit par des victoires ou des reculs, comme certaines bonnes âmes se l'imaginent volontiers [1].

Mais plus réaliste que ceux qui prétendent ne s'en tenir qu'aux faits bruts et enregistrables, il verra en l'amélioration morale des rapports internationaux la condition essentielle d'un perfectionnement juridique et politique de ces mêmes rapports, et, conséquemment, la base même d'une paix qui serait autrement que provisoire, à caractère d'armistice à long terme. Bien avant nous, la sagesse antique des Romains avait dit : *Quid leges sine moribus ?* Ces classiques législateurs avaient bien compris que les lois les plus sages qu'édicterait Rome seraient vaines si les mœurs des citoyens étaient dissolues — c'est, en effet, ce qui, pour une part, causa la chute de l'Empire ; ils avaient non moins bien compris que les lois dominatrices qu'elle imposait aux peuples conquis

1. Prétendre ainsi découvrir les desseins de la Providence dans les événements contemporains procéderait d'un orgueil immense, si c'était pleinement conscient. Mais, au fond, c'est de la pieuse naïveté.

seraient inutiles si leurs mœurs restaient barbares — ce qui, d'autre part, consuma la déchéance impériale : les vaincus, secouant les chaînes de leurs lois, conquirent leurs vainqueurs.

L'idée de communauté est formée de deux notions : multiplicité et unité. Cette dernière permet d'utiles comparaisons entre la conduite des individus et la politique des nations, surtout en ce qu'elle a elle-même d'individuel, c'est-à-dire sur le plan extra-étatique.

Que deviendraient les citoyens à l'intérieur d'un pays qui ne serait pas pourvu de lois positives et correctionnelles ? Chacun se faisant justice, ce qui équivaut à dire : faisant l'injustice, on retourne à un état de barbarie. C'est alors le fort qui écrase le petit ; c'est l'injustice qui méprise l'équité ; c'est le désordre établi qui dédaigne l'ordre à établir. Quelles garanties à sa vertu aurait l'homme juste si ses concitoyens ne se sentaient pas obligés *ob-ligati :* liés véritablement à des règles qui assurent le respect de sa liberté et de son intégrité morale, si, quand ils les violeraient, ils n'avaient pas à en répondre à une autorité supérieure ? Le vertueux, l'homme de bonnes mœurs serait le faible *politiquement* alors qu'il est le fort *moralement.* Il doit être le fort dans les deux cas. Les lois lui permettent de l'être, au moins relativement. En procédant selon un ordre inverse, il faut reconnaître que la contrainte n'amène pas, de soi, la persuasion ; et, sans persuasion du devoir chez la majorité des citoyens, pas d'ordre social véritable. La plupart des lois civiles ne sont que des barrières nécessaires à d'inévitables manquements. Aristote écrit dans sa « Politique » : *La loi n'a de force pour se faire obéir que dans l'habitude, et l'habitude ne peut être le produit que de la longueur du temps...* C'est aussi marquer qu'une loi, habituellement transgressée par de mauvais citoyens, n'a bientôt plus *de force pour se faire obéir,* qu'elle cesse par le fait même d'être une loi véritable. Plus que son efficacité, son existence même est compromise. Et l'anarchie vient.

Il en va ainsi de l'ordre international. Remplacez le mot citoyens par nations : la comparaison se soutient. Ces grandes personnes, que sont les nations, ne sont pas plus respectueuses des lois que ne le sont les individus sans mœurs, si elles affichent un suprême dédain de toute morale.

Le préfacier de « La Morale Internationale », de Nicolas Politis, note : *Le fait que la vie de Politis, qui avait été partagée entre l'étude et l'enseignement du droit international et la diplomatie, s'achève sur un ouvrage consacré à « la morale internationale » a un sens profond.* Dans cet ouvrage, l'ancien président du Conseil de la Société des Nations a de ces affirmations comme celle-ci : *La valeur des hommes qui s'occuperont de rénover sera plus importante que la valeur des institutions mêmes qui serviront à cette fin.* Signe d'esprit nouveau ? On se rend compte de la fragilité des constructions artificielles : légales, consultatives, coercitives, diplomatiques, juridiques mêmes, non étayées par un minimum de principes moraux. La formule elle-même, pour nécessaire qu'elle soit, importera toujours moins que l'inspiration morale qui la suscitera.

Sur le plan international, comme sur le plan social, on n'en sort pas plus aisément : la morale requiert les lois : *Quid leges sine moribus ?* Mais aussi : les lois ont besoin de la morale : *Quid mores sine legibus ?* Ce n'est là qu'une vérité de sens commun. Mais l'histoire, qui demeure la grande pourvoyeuse d'erreurs de cette nature, nous apprend qu'elle n'est à peu près pas devenue une réalité concrète dans les rapports internationaux, et pas même dans ceux qui tentent d'établir la paix mondiale.

* * *

L'idée d'assurer la sécurité et la paix mondiales par un organisme international n'est pas neuve. L'antiquité la tint pour une chimère. Au XVIIIe siècle, mieux et plus complètement que Rousseau, l'abbé de Saint-Pierre la reprendra. Dans son « Projet de Paix Perpétuelle », il

prônera le désarmement, un tribunal d'arbitrage obligatoire qui aurait sa police internationale, etc... C'est presque déjà la S. D. N. et le pacte Briand-Kellogg avant la lettre. Plus tard, Bonald jugera qu'un tribunal international est une chose contre nature, *parce qu'un tribunal composé de nations n'aurait aucune force contre les nations.*

Néanmoins, l'idée persistait à vivre. La Sainte-Alliance de 1815 prétendait s'inspirer d'un souci de solidarité et d'ordre international. Les souverains de Russie, de Prusse et d'Autriche, auxquels s'adjoindra plus tard le roi de France, prirent l'engagement solennel *de se prêter en toute occasion et en tout lieu, assistance et secours, pour protéger la religion, la paix et la justice.* L'intervention de Metternich lui donnera le caractère d'une entente des grands monarques pour empêcher l'émancipation ou l'unification des autres peuples moins puissants ; et le *Principe des Nationalités* aura finalement raison contre elle.

Le congrès de Panama, convoqué par Bolivar en 1826, voulait établir la solidarité continentale, extensible à la solidarité mondiale. L'abstention des Etats-Unis à la conférence la fit échouer ; et c'était quelques années après la proclamation de la *doctrine Monroe*, qui, en apparence, conçue pour protéger la jeune Amérique contre l'interventionnisme européen ouvertement exprimé par la Sainte-Alliance, ne fut, en réalité, qu'un sauf-conduit usurpé par les Etats-Unis pour justifier leur propre interventionnisme pratique chez leurs voisins.

Puissance ombrageuse des membres de la Sainte-Alliance, que cachait mal des velléités de pacification et de stabilisation internationales ; égoïsme d'une jeune nation déjà puissante qui se réfugie dans *un splendide isolement continental* afin de mieux garantir sa sphère d'influence dans un continent neuf, où son hégémonie, surtout économique s'affirmera de plus en plus : cela suffit à faire avorter toute réalisation d'envergure. Et cela n'empêchera pas non plus que, se réclamant du *Principe des Nationalités*, la Serbie, la Grèce, la Belgique, l'Italie, la Prusse

proclameront leur indépendance ou s'unifieront, en Europe ; que la plupart des républiques latines feront de même, en Amérique. Ce sont les faits historiques qui priment tout le XIXe siècle, alors que la Sainte-Alliance s'effritera sous les coups de la Révolution de 1848, et que, selon Clarence H. Haring, *la doctrine Monroe* sera considérée *par la plupart des personnes dans ces pays du Sud comme une menace sinistre pour leur souveraineté et leur dignité nationales.*

Avec les fameuses conférences de La Haye, on assistera à un rajeunissement de l'idée internationale. On y discutera, à celle de 1899 comme à celle de 1907, de limitation des armements, d'arbitrage et de juridiction internationale, etc... A la première conférence, le principe de la limitation des armements n'a pu prévaloir ; en cas de guerre, les nations signataires conviennent *d'avoir recours, autant que les circonstances le permettront, aux bons offices ou à la médiation d'autres puissances,* et l'exercice du droit d'offrir ainsi la médiation « ne pourrait jamais être considéré comme un *acte peu amical* » de la part des puissances étrangères à un conflit. En résumé, progression appréciable du droit international, mais déclaration de principes n'obligeant pas. La guerre du Transvaal, déclarée la même année, prouva, par le refus que le Conseil administratif de la Cour de La Haye opposa aux représentants sud-africains d'examiner leur requête, que les *Conventions* n'avaient qu'une valeur théorique (les dispositions du Code des Lois de Guerre exceptées). Au surplus, ceux qui s'en étaient faits les plus fervents apôtres l'admirent, tel Léon Bourgeois au cours d'une séance mémorable de la Chambre française, le 20 janvier 1902.

Les résultats de la conférence de 1907 marqueront un progrès sur l'autre : le principe de l'arbitrage obligatoire est reconnu ; une cour de justice arbitrale est instituée ; des obligations *de faire* et *de ne pas faire* sont définies. On a pu dire que *l'empire du Droit s'est étendu sur le monde* avec la formation d'une communauté internationale, qui avait

commencé à définir les obligations mutuelles de ses membres. Une Société des Nations commençait à prendre forme.

Sept ans plus tard, c'était Sarajevo ; puis l'armistice, le Traité de Versailles, et la Constitution d'une véritable Société des Nations, avec siège à Genève. On en a dit bien du mal ; on l'accabla de tous les crimes, même de ceux qu'elle n'aurait vraiment pas pu empêcher : c'est excessif. On fonda sur elle les plus fantastiques espérances, comme celle de cette *paix perpétuelle* : c'était utopique.

On lui en veut surtout de n'avoir pas empêché cette guerre. Pouvait-elle l'empêcher, elle qui avait effectivement cessé d'exister depuis plusieurs années, si jamais elle ait véritablement existé ? Une société internationale risquera de n'être jamais si elle ne tire pas son autorité première de la nécessaire universalité des membres. Aux plus beaux jours de la S. D. N. on n'a pu réunir toutes les nations.

Y entre, s'en abstient, en sort qui veut. D'autres nations sont mises en quarantaine ; pas plus que les individus qui se prétendent sains, les nations n'aiment ce genre de traitement. Illogisme foncier d'une société qui veut régler la vie des nations et qui leur donne la liberté d'en être ou de n'en être pas, c'est-à-dire d'en assumer ou non les obligations. Reprenons la comparaison de tout à l'heure : imaginez un Etat où les citoyens pourraient, au nom de la sauvegarde de leur liberté individuelle, refuser ou retirer leur adhésion civile, tout en continuant d'y vivre. Vous voyez le gâchis. La souveraineté des nations est un droit, mais un droit qui a des limites ; ce droit s'arrête aux exigences du bien commun international. Première conséquence de cela : y entre qui croit y trouver son intérêt ; s'en abstient qui pense n'en pas tirer profit ; en sort qui n'y reçoit pas les bénéfices escomptés. Ainsi l'Angleterre, dont la force est décuplée par le vote de ses dominions, ainsi la France qui veut assurer la sécurité de ses frontières et recevoir réparation des dommages causés par la guerre ; ainsi les Etats-Unis, qui en ont la paternité, et qui pré-

fèrent mener une politique de *bon voisinage*, que certains pays trouvent encombrante et appellent politique de *mauvais voisinage*, ainsi la Russie qui sort d'une révolution, se sait peu désirable, n'aime pas les obligations, parce qu'elle craint l'effet de propagande que produirait leur violation ; ainsi l'Allemagne, l'Italie, le Japon qui préparent une guerre, le nient à la face du monde, faisant des sorties spectaculaires au nom des droit lésés.

Que reste-t-il à la loi sans la puissance coercitive ? Les hommes étant ce qu'ils sont, elle devient bientôt une solennelle inutilité. Les nations étant composées d'hommes, on a beau mettre la guerre hors la loi, si l'on n'a pas la force physique de l'empêcher, la loi, toute théorique, est totalement inefficace. D'ailleurs, comment cela aurait-il pu être avec l'anomalie que nous venons de signaler au paragraphe précédent ? Quelles sanctions pouvait porter un tribunal où les juges peuvent être en même temps accusés ? Et puis, les législateurs n'eurent jamais la noblesse de leurs lois. Le *Covenant* ne fut bientôt plus qu'une déclaration de principes nullement impératifs. La S. D. N. devint un congrès diplomatique permanent, où chacun, à sa guise et avec sa ruse propre, tâche de mousser ses intérêts en sourdine, de rouler l'autre, *légalement* cette fois. Des puissances occultes font aussi le guet. La juiverie internationale, omniprésente, veille au gain. La maçonnerie a une influence prépondérante sur la plupart des décisions. Léon de Poncins a pu écrire un livre : « La S. D. N. Super-Etat Maçonnique » et prouver solidement toutes ses affirmations.

Faisant abstraction des petites intrigues souterraines et des ambitions inavouables des égoïsmes nationaux et impériaux, la cause profonde de la faillite de la S. D. N., c'est cette croyance naïve en l'efficacité d'une seule technique juridique pour assurer la paix et la sécurité mondiale. Cela provient d'une méconnaissance de la nature humaine ; mais peut-on vraiment dire que, depuis la Réforme et surtout depuis Rousseau, on

sait exactement ce qu'est l'homme ? On pense changer les nations à coups de pactes. C'est ce que certains historiens ont appelé la *pactomanie*. Les articles du Pacte de Genève ne suffisant plus, on multiplie les pactes, qu'il y ait ou non accord véritable des volontés. Sous le couvert de formules creuses, des ambitions irréductibles, la plupart du temps économiques, continueront à s'affronter : prenons comme cas type la Conférence de Gênes, d'où sortit le traité de Rapallo, et qui s'acheva en une lutte pour des concessions de terrains pétrolifères de Russie entre la *Standard Oil* des Etats-Unis, et la *Shell* et la *Royal Dutch* d'Angleterre.

Evidemment dans tout cela, la morale n'a guère trouvé son compte. L'échec de la S. D. N. et des autres essais du genre déjà tentés n'est pas dû à certaines déficiences juridiques pourtant réelles, mais à un manque de sens moral des gouvernants, qui justifiaient tous les arbitraires. On tenait à la paix ; mais on tenait davantage au fromage national et impérial. On veut coopérer au travail d'ensemble ; mais chacun tire de son côté. La quote-part de tous est exigée ; mais des nations, parmi les plus importantes, boudent. D'où confusion, bisbille, anarchie.

* * *

1945 verra vraisemblablement la fin de la guerre, en Europe du moins. Nous sommes en droit de nous demander si l'on fera, si l'on n'a pas déjà commencé à faire mieux que dans le passé, ou si les grandes lignes des événements politiques d'aujourd'hui n'indiquent pas plutôt qu'on est en train de continuer la réédition des mêmes erreurs, de perpétuer la tradition du même immoralisme politique.

Aux pires jours de 1941, il y eut telle chose qu'on convint d'appeler dans la suite : *La Charte de l'Atlantique*. Le sort des armes changeant, le langage des hommes d'Etat changea aussi. Nous pouvions apprendre, il y a quelques semaines, de la bouche d'un des signataires, qu'elle n'avait jamais existée avec la signification que nous lui donnions jus-

qu'alors. Elle n'est plus guère qu'un exposé de principes sur lequel les petits pays auraient tort de trop compter. Dans les conférences internationales, des tendances se font jour qui indiquent qu'on n'est pas du tout prêt à abandonner les positions acquises, quelle qu'en soit la façon ; des antagonismes, surtout financiers, s'opposent déjà qui se combattront ou pactiseront plus tard, dans l'un et l'autre cas, pas pour le plus grand bien de la justice et du renouveau social qu'on nous promet ; des intentions d'hégémonie à peine voilées dénotent qu'on a une singulière façon de faire coïncider la paix internationale avec l'intérêt national. La suggestion de Dumbarton Oaks à la formule future d'une S. D. N. renouvelée est intéressante ; elle veut remédier aux carences juridico-politiques de l'autre. Mais si elle est acceptée comme telle, le bloc des grandes puissances alliées se partagera, au nom d'un réalisme dit *régionaliste* des sphères d'influences — et n'a-t-on pas pu soutenir avec la plus grande vraisemblance que cela est bel et bien commencé depuis Téhéran surtout ? L'histoire est pleine des expédients que pareille politique prétend justifier, des résultats néfastes qu'elle entraîne. Pour que cette formule soit efficace, il faudrait de la bonne foi, de l'esprit de collaboration, de la justice en acte chez les contractants. En a-t-on actuellement un minimum de garantie morale ? Il est permis d'en douter.

On assiste au spectacle disgracieux de journaux et de parlementaires anglais et américains qui s'accusent à qui mieux mieux de cupidité, de modération intéressée dans la lutte, d'ingérence politique dans les pays libérés, etc... La guerre n'est pas finie, et nos deux démocraties anglo-saxonnes se chamaillent déjà pour autre chose que des principes. Des voix mercantilistes crient trop fort actuellement pour qu'on puisse prévoir qu'après la guerre elles se tairont subitement et ne joueront plus leur petit rôle de l'avant-guerre. L'union fragile mais qu'on a jugée nécessaire pour livrer la guerre, le sera-t-elle moins pour *gagner* la paix ? Et pourtant l'Angleterre et les Etats-Unis ont quelque chose de commun. En va-t-il de même de la Russie ?

Tout : philosophie de la vie, psychologie et complexes nationaux, système politique, économie et politique extérieures, absolument tout la sépare de ses alliés du moment, qui seront peut-être ses ennemis de demain... (Si ce n'était déborder les cadres de cet article, il serait intéressant de découvrir les prodromes déjà existants d'une guerre future entre d'une part, les Etats-Unis, et d'autre part, la Russie, envers laquelle l'Angleterre observerait une politique de bienveillante neutralité au début à cause d'intérêts difficilement délimitables en Europe et même en Asie, et, par là même, un peu communs, pour ensuite rendre aux Etats-Unis le même fier service que ces derniers lui rendirent après Pearl-Harbor.) D'ailleurs l'opinion avertie dans ces deux pays le sent bien. Le sent-elle assez ? On se rappelle tout le mal que certains commentateurs et propagandistes américains se donnèrent pour nous faire accepter la Russie comme une *démocratie libérale, humanitaire,* et presque *chrétienne,* ce qui est une manière de *se crever les yeux agréablement,* pour emprunter une expression à un grand poète contemporain.

Il semble bien, à la suite du marchandage de Téhéran, qu'on est en train de se laisser entraîner, pour des intérêts qu'il vaut mieux ne pas qualifier, à une politique de concessions graduelles qui ressemble étrangement à celle des démocraties envers l'Allemagne d'avant 1939. Avec des gouvernements à sa dévotion dans neuf pays d'Europe, l'U. R. S. S. poursuit une politique d'impérialisme qui, pour n'être pas aussi brutale et brusque que le pangermanisme hitlérien, n'en est pas moins réelle et sournoise. A quoi peut mener normalement une telle politique ? On ne le sait que trop, en dépit des optimismes béats. Le lâchage, non encore consommé heureusement, de la Pologne a justement révolté l'opinion libre du monde entier. Ce qu'il y a de plus grave dans le cas de la Pologne comme dans celui aussi de la Yougo-Slavie, c'est moins encore le tort fait à ces pays et circonscrit à eux-mêmes, que les symptômes les plus sûrs de cet impérialisme soviétique, devant qui Londres cède ou

avec qui il partage, et que Washington regarde d'un œil indifférent jusqu'au moment sans doute où il apparaîtra un dangereux concurrent, comme en certains points d'Asie par exemple. Il faut ajouter à cela le prestige accru que vaudra à la Russie cette guerre, la poigne du dictateur de l'U. R. S. S. dont l'amoralisme foncier faisait peur à nul autre que Lénine lui-même, pour se demander avec une angoisse réelle jusqu'où tout cela ira.

Il faudra se rendre compte aussi des profonds changements que la guerre aura apporté dans la plupart des pays du monde. Que cela plaise ou non, cela est, plusieurs pays glissent vers la *gauche*, ce qui est une réaction contre des formes de vie sociale et économique qui n'ont pu empêcher cette guerre [1]. Cette tendance est, non universellement [2], mais fortement exprimée dans les pays de l'Europe centrale et des Balkans. Pourra-t-on s'adapter à ce nouvel état de choses et réagir d'une autre façon qu'on ne l'a fait à date ? Il y a là un beau champ d'action pour le Komintern, qui, bien que dissous, est plus agissant que jamais.

* * *

Mais arrêtons là cette rapide revue rétrospective de la diplomatie alliée des derniers mois de guerre. Elle n'a rien de rassurant. On a raison de craindre pour la paix future. Des sceptiques se demandent s'il ne faudrait maintenant commencer à couler nos canons pour une troisième guerre mondiale. Faudrait-il prendre pour acquis que la guerre est désormais *l'industrie nationale* de l'humanité ?

La seule formule de salut, un homme la détient : S. S. le Pape. A tous les Noëls de guerre, il précise les conditions d'une paix véritable. Mais on est tellement distrait par autre chose. Il n'en demeure pas moins que le respect d'une morale internationale vaudrait mieux pour la paix

1. Et cela à l'intérieur des pays capitalistes aussi. L'incident Jones-Wallace, aux Etats-Unis est plus qu'une bataille de personnalités.

2. Le sens du noyautage et l'esprit d'union des communistes dans l'underground des pays conquis ont trompé bien des gens sur leurs forces réelles après la libération de ces pays.

du monde que la plus parfaite des constitutions juridiques. La question infiniment importante pour le monde est de savoir si les nations, grandes et petites, sauront observer cette *justice internationale*, courageuse sans être tyrannique, et qui fait pendant à la *justice sociale* sur une scène beaucoup plus vaste. Hors cela, tout n'est que vaine parlote. Pour que cela soit, il faudra de toute nécessité rebrousser chemin, repartir dans un autre sens. Cela est difficile ; mais on n'a pas le choix ; les constructions artificielles aideront, mais ne pourront tout faire : la pratique de l'utopie, si sincère soit-elle, expose à de fâcheuses déconvenues. C'est en ce sens qu'on doit dire aujourd'hui que le réalisme politique consiste en une espèce d'idéalisme.

On ne tombera pas pour autant dans l'illusion *perfectionniste* que M. Roosevelt dénonçait dernièrement. On n'exige pas la perfection. On exige un strict minimum de justice, de simple honnêteté internationale. Quand les puissants dans une société civile comprennent qu'il y va de leur intérêt de céder sur certains points, c'est alors qu'une révolution est évitée. Y a-t-il là un impossible dosage entre la force et le droit, l'ambition et la justice, entre la loi et la morale ? S'il est plus difficile aux nations qu'aux individus de proposer un idéal moral, qu'au moins par simple instinct de conservation, par simple réalisme politique, elles sachent le faire ce dosage. C'est le moins qu'on puisse exiger ; c'est le plus qu'on puisse espérer. Sinon, une fois de plus, on aura construit sur le sable. Le premier vent venu, déplaçant la base de cette construction apparemment solide, y introduira des lézardes ; et ces fissures sont autant de principes d'hécatombe. Puisqu'on est animé d'un immense désir de construire, construisons bien. La base de l'édifice a besoin d'être consolidée par des principes moraux pour ne pas s'écrouler de nouveau avec le fracas que l'écho nous transmet encore.

Gérard Bergeron

Québec

Lettre ouverte à Georges Duhamel à propos de Salavin

Mon cher maître,

Je ne vous écris cette lettre ni pour vous donner des conseils ni même pour vous dire mon opinion sur votre célèbre *Chronique des Pasquier*. Je suis écrivain, romancier particulièrement, il est vrai. Toutefois, je crois que vous n'avez guère besoin de mes lumières, de mes directives, et que le jugement que je pourrais porter sur vos ouvrages ne vous importe aucunement. Mais peut-être vous fera-t-il plaisir (vous êtes si profondément humain !) de recevoir le témoignage d'estime et d'affection d'un jeune. Nous, jeunes écrivains canadiens-français, nous savons ce que nous devons aux maîtres de la littérature française, depuis Rabelais et Montaigne, Racine et Boileau jusqu'à Barrès, Gide, Mauriac, Duhamel. Tous, vous êtes notre grand sujet de fierté et de légitime orgueil. Dans le monde anglo-saxon qui nous presse (et nous oppresse) de toute part, qui pèse sur nous de tout le poids d'une civilisation et d'une culture bien différentes des nôtres, vous êtes, vous, grands écrivains français de tout les temps, nos armes de résistance, notre trésor qui nous permet de n'être pas des pauvres, des gueux, devant l'insolente richesse du monde anglo-saxon. Lorsque nos concitoyens nous citent les noms de leurs grands écrivains, nous rétorquons par les vôtres et nous avons pleinement conscience de citer des valeurs au moins égales, supérieures, peut-être.

La beauté et la perfection de vos chefs-d'œuvre et, simplement, de vos œuvres sont pour nous le plus vif stimulant : dans un noble effort d'émulation, avec de touchantes maladresses, nous essayons de vous égaler ; si vous lisiez nos livres, vous vous rendriez compte combien nous marchons sur vos pas, à quelle profondeur vous nous marquez, même si

nous vous tournons le dos, si nous essayons d'être nous-mêmes ou de suivre des maîtres étrangers. Vos ouvrages occupent dans nos bibliothèques la place d'honneur et, d'emblée, la plus large place : des préclassiques aux grands écrivains d'aujourd'hui, vous peuplez nos rayons et nos têtes, surtout. Certes, nous faisons aussi notre profit, nous admirons aussi les maîtres des littératures étrangères : russe, anglaise, italienne, espagnole, américaine. Je puis bien vous avouer que vous êtes les seuls que nous aimons avec une passion injuste comme toute forte passion.

Pour ma part, cher Duhamel, vous ne m'avez pas conquis du premier coup, dès la première heure. A ma sortie des langes du collégien, je devins un fervent de Maurras et de l'école d'Action-Française. Ces messieurs (Massis entre autres) vous jugeaient sans ménagement. Ils vous reprochaient une sensibilité morbide, une sorte de sensiblerie et de sentimentalisme larmoyant ; ils vous condamnaient au nom de la vérité absolue dont ils avaient le monopole et d'une prodigieuse virilité (la leur, évidemment) qui leur faisait honnir toute la grâce et toute la faiblesse humaine. Ces messieurs du « Politique d'abord » pensaient droit et ferme mais s'étaient fixé des œillères ; ils raisonnaient avec une implacable logique, si dure et si tendue qu'elle finissait par désincarner l'homme vivant et à le réduire au squelette. Leur pensée de bronze et leurs raisonnements d'airain, ces messieurs les formulaient dans une forme tranchante, ironique, méprisante, dénuée de tout esprit de charité et d'humanité. Il n'en fallait pas plus pour séduire un ex-collégien. Je me contentais de leurs jugements à l'emporte-pièce et je n'avais pas la curiosité de remonter aux ouvrages qu'ils dépréciaient, de vérifier par moi-même leurs assertions.

Je ne vous cacherai pas, Georges Duhamel, que les premiers livres de vous qui me sont tombés sous la main m'ont laissé froid. Il s'agissait de *La Possession du monde*, de *Querelles de famille*, du *Voyage à*

Moscou, de *Scènes de la vie future*. D'ailleurs, au moment où je lus ces ouvrages, j'étais encore imbu des étroitesses et des préjugés de l'école d'Action-Française. Je m'efforçai d'élargir mes vues mais j'y réussissais assez mal. J'avais, de la raison et de la logique, une idée mesquine, rabougrie ; je ne voyais dans l'homme que la sèche raison alors qu'il y a en lui le tempérament, la sensibilité, la divine faculté d'aimer, de s'émouvoir, de compatir. La vraie raison n'est pas que du cerveau mais elle se nourrit de l'homme tout entier ; il y a dans l'homme vivant une secrète logique qui n'est pas toujours en accord avec la froide et orgueilleuse logique des théoriciens en l'air, des logiciens purs — ou qui se croient, se disent tels. Plus tard, vous fûtes l'un des trois ou quatre écrivains français d'aujourd'hui qui m'ont persuadé que l'homme est un être éminemment digne de pitié et en qui l'on peut quand même mettre un immense espoir. Si pitoyable qu'il apparaisse et qu'il soit, vous m'avez appris à ne jamais désespérer de l'homme. Je suis catholique et je penche tout naturellement vers Péguy, Bloy, Claudel, Jammes, Bernanos, Mauriac. Mais votre position d'isolé par scrupule de conscience, par douloureuse incertitude devant la vérité, me semble très noble et hautement respectable. C'est une attitude assez rare chez les écrivains de ce temps : les uns prennent parti pour ou contre le christianisme, cette flamme immortelle qui partage, divise. Le Christ a dit : « Je suis venu pour diviser ». Vous, vous regardez l'Eglise avec une évidente sympathie ; vous en avez, dirait-on, une poignante nostalgie. Mais votre formation dans les laboratoires du siècle et, plus profondément, sans doute, une certaine conception de l'homme à laquelle vous tenez de tout cœur, arrêtent votre marche sur le seuil du bercail. Vous n'entrez pas. Mais, sur le parvis, vous demeurez un œil tourné vers le monde et l'autre vers l'intérieur du temple. Y entrerez-vous, un jour, à la suite de votre ami Mauriac, pour devenir un fidèle de l'Eglise ! Maintiendrez-vous jusqu'à la fin votre attitude incertaine, inquiète, votre attitude de recherche scrupuleuse, d'attente

angoissée, d'espoir indéfectible ! Vous aimez l'homme, Duhamel. Vous croyez en lui en dépit de votre esprit pénétrant, de votre grande expérience de la vie. C'est là un sentiment chrétien qui vous vient du fond de vos origines françaises. Mais vous dites avec un entêtement invincible : « Je crois que l'homme, *par ses seuls moyens et ses seules ressources*, peut accomplir *sa destinée* ». Et cela, évidemment, n'est plus chrétien. Vous avez la fierté de l'homme animal raisonnable. Vous croyez toujours qu'il peut vivre et se sauver seul, fonder, de sa raison et de ses mains, son paradis. Vous ne refusez à personne le droit de chercher le salut dans le sein de l'Eglise. Mais vous, vous résistez.

Le premier livre de vous qui m'a vraiment intéressé, c'est *Discours aux nuages*. Il m'a révélé quelque chose de vos délicats scrupules et d'une sensibilité vraie unie à une faculté d'observation très fine, à un sens critique délié. Puis, je lus d'un trait les cinq volumes de *Salavin* et aucun doute ne subsista plus en moi : vous étiez l'un des maîtres de la littérature française — ce qui est une façon de dire : de la littérature universelle. Louis Salavin m'apparut d'abord un homme passionnant mais très particulier, un *cas*, pour parler le langage médical. Mais je compris vite qu'il y avait du Salavin en chaque homme et que Salavin est la part la plus profonde, la meilleure part bien souvent de chacun de nous. Hélas ! le diable réussit parfois à tourner à ses fins le meilleur de l'homme. C'est le conseiller subtil et menteur. Vous traitez votre frère Salavin avec une tendre ironie mais on sent que vous l'aimez bien et que vous avez mis en lui de grandes espérances. La vie, en apparence sans beauté, et la mort misérable de Salavin indiquent, au regard superficiel, que sa destinée est un échec, un fiasco. Mais, si l'on fixe le regard sur cette humble destinée et s'il pénètre jusqu'aux dernières profondeurs, elle nous apparaît admirable parce que sans cesse tendue vers le dépassement de soi, vers la grandeur et l'héroïsme. Salavin, c'est un exemplaire approfondi et d'un frappant relief de l'homme en qui vous croyez, Duhamel, en qui

nous croyons, nous aussi, catholiques. Comment ne respecterions-nous pas la dignité humaine alors que notre foi nous enseigne que l'homme est le tabernacle vivant de Dieu et qu'il est promis à l'immortalité dans la présence de Dieu ! Salavin, par orgueil de l'homme, veut magnifier en lui, Salavin, la nature humaine. Il illustre votre idée fondamentale, votre conception la plus chère : voir ce que l'homme, laissé à lui-même, privé de toute croyance surnaturelle, peut faire, jusqu'où il peut aller. Le tragique, c'est qu'on peut se demander : pour quel résultat, pour qui Louis Salavin a-t-il tellement souffert par son choix volontaire, a-t-il couru le risque (qui l'atteint) d'une mort cruelle et sans gloire ! Eh bien, je réponds, il faut répondre : beaucoup d'hommes sont sûrement meilleurs (un peu, un tout petit peu meilleurs) parce qu'ils ont vu, au long de cinq volumes pathétiques, Salavin souffrir délibérément, aspirer à la grandeur, à la sainteté sans la foi et à l'héroïsme, accepter, au moins deux fois, des risques mortels pour se prouver à lui-même sa sincérité. « Vous ne croyez pas, demande Salavin, que je veux vraiment devenir un noble exemplaire d'humanité ! Eh bien, je vais courir à la mort pour vous prouver ma bonne foi ». Ma position de catholique me force à déclarer que tout le généreux effort de Salavin est vicié dans la racine par manque de but surnaturel. Mais si l'effort est détourné, dès le début, de sa pleine efficacité, il ne perd pas pour cela toutes ses vertus, ses vertus simplement humaines : c'est une grande affaire que de convertir tous les hommes au Christ et à l'Eglise ; et c'est travailler, par des voies indirectes, à cette grande entreprise que de s'appliquer à rendre les hommes meilleurs en leur proposant l'exemple des forces naturelles pour le bien qu'il y a en eux.

Si l'on vous connaissait moins, Duhamel, si l'on pouvait douter de votre amour ardent pour l'humanité et de votre sympathie pour l'homme, on pourrait presque vous accuser de faire concurrence à l'Eglise catholique. Vous avez toujours eu le goût d'étudier et de peindre des saints

en dehors de la foi, des saints laïcs. Mais, dans vos peintures minutieuses, dans vos patientes études de l'homme qui veut se dépasser par le seul secours de ses moyens, on ne sent jamais, à aucun degré, que vous dressez un rival au héros chrétien, au martyr ou au saint de l'Eglise catholique. Votre effort pour améliorer l'homme, en lui proposant des exemples de personnages imaginaires, se déroule parallèlement à celui de l'Eglise sans jamais se mettre en travers de ce dernier ; au fond, l'Eglise, elle vous attire trop, vous l'aimez et la respectez trop pour vouloir contrarier, ne fût-ce que dans la plus infime mesure, son action bienfaisante. Vous estimez qu'il n'y a pas trop de toutes les forces morales — qu'elles soient d'inspiration naturelle ou surnaturelle — pour sauver l'homme de son abjection, lui donner le sens de la dignité humaine. Et vous reconnaissez honnêtement que la force morale la plus efficace au monde, c'est l'Eglise catholique qui en dispose : elle a des méthodes éprouvées pour redresser la nature humaine et l'élever au-dessus de sa misère.

Il me semble que l'exemple de Salavin ne détournera jamais un véritable catholique de se vaincre soi-même et de se sanctifier par les sacrements, dans le sein de l'Eglise. Par contre, un incroyant, s'il n'est pas satisfait de son état moral, trouvera profit à méditer la leçon de Salavin.

Salavin est extrêmement difficile à juger froidement et sans injustice parce qu'il est un esprit subtil, tourmenté et très ingénieux à se tourmenter ; sa nature est des plus complexes et il manque absolument de simplicité devant les problèmes de la vie qui nous semblent les plus simples mais que le regard de Salavin complique prodigieusement. Son erreur fondamentale, et qui l'égare toujours au moment d'agir, c'est qu'il croit que pour être grand, il faut faire des choses extraordinaires, des actes d'éclat. Il ignore (ou ne veut pas admettre) que chacun peut être véritablement un homme dans la condition qui est sienne, si modeste, si

obscure qu'elle soit. L'héroïsme vrai consiste souvent à ne pas se lancer en de folles et romanesques aventures. Salavin est un mélange de lucidité cruelle et de puérile naïveté. C'est l'homme qui arrête son regard sur certaines bizarreries qui existent en lui (et qui existent en tous les hommes mais que ceux-ci ne considèrent pas d'habitude, qu'ils ignorent volontairement). Salavin scrute et cultive ses bizarreries ; il n'accepte jamais les solutions courantes aux problèmes les plus ordinaires. Ce qui fait de sa vie une longue torture, et ce qui le distingue du catholique en voie de se sanctifier, c'est son manque de simplicité, sa persuasion qu'il est un homme exceptionnel et, par conséquent, doit poser des actes exceptionnels. Le point culminant de sa vie, selon moi, c'est l'instant où (dans *Le Club des Lyonnais*), il s'accuse de lâcheté en face de ses amis conspirateurs. De toutes les actions difficiles, pénibles, que Salavin cherche âprement, maladivement à accomplir, celle-là, je crois, est la plus dure. Il lui faut un courage plus méritoire pour se résoudre à cet aveu que, plus tard, il lui en faudra pour se jeter sous les roues d'un express afin de sauver un enfant, pour soigner les pestiférés et s'avancer, dans une cour criblée de soleil, au-devant de la balle d'un meurtrier. Un homme est parmi un petit groupe de conspirateurs, ses compagnons. Il s'agit d'exécuter une mission périlleuse. Chacun se dérobe avec des paroles éloquentes et accumulant les prétextes qui l'empêchent de se dévouer. A son tour, Salavin se lève, gêné, gauche, le rouge de la honte au visage et articule péniblement : « Moi, je refuse... parce que je suis lâche ». A mon sens, c'est le suprême effort de la vie de Salavin qui fut marquée par tant d'efforts, héroïques ou grotesques, maladroits, presque toujours. Et c'est sur ce terrible aveu, il me semble, qu'on pourrait essayer de comprendre Louis Salavin et de le juger. A première vue, cet aveu révèle un magnifique effort de sincérité intégrale : sincérité envers soi-même, sincérité envers autrui. « Vous vous leurrez et vous mentez, paraît dire Salavin à ses compagnons. Attendez ! Moi, Louis Salavin, je vais vous dire ma

vérité qui est aussi la vôtre ». Là éclate l'orgueil de Salavin. J'ai écrit plus haut que Salavin, par orgueil de l'homme, voulait magnifier en lui la nature humaine. Mais cet orgueil *de l'homme en général*, comment, par quelle analyse impossible, le dissocier en un être humain, de l'orgueil d'*un homme* en particulier, de l'orgueil individuel ! Cette dissociation est chimérique. Un homme s'écrie : « Je crois en l'homme ! Je veux le grandir en ma personne ». Au fond, n'est-ce pas en lui-même qu'il croit surtout ! N'est-ce pas lui-même qu'il veut grandir *aux yeux des autres !* La galerie est toujours là, même si l'on veut, si l'on croit l'ignorer, et n'agir que pour la satisfaction de sa conscience. Pour Salavin, la galerie, c'est son petit monde familier, quelques témoins qu'il ne cesse de voir en imagination : sa mère, sa femme, quelques amis, peu nombreux, mais qui remplissent une fonction profonde dans sa vie : ils sont une part de sa conscience ; ceux pour qui il entreprend une bonne partie de ses téméraires entreprises.

La *galerie* du chrétien sur la voie de la perfection, son unique témoin et juge, la part la plus solide de sa conscience, c'est Dieu. Le chrétien joue son rôle — et s'applique à le jouer le mieux possible — uniquement pour Dieu. Ce qui fonde sa force, c'est qu'il vise à un but clair et précis : plaire à Dieu, conquérir le ciel ; ce qui, au contraire, détermine la faiblesse de Salavin, c'est qu'il travaille pour une fin obscure, vague : le progrès de l'humanité, la création artificielle d'un paradis terrestre. Et, dans les régions inconscientes de son être, il poursuit une autre fin (ce qui divise et affaiblit son énergie) : la satisfaction de l'orgueil individuel de Salavin. Où le chrétien peut agir avec une parfaite simplicité dans les cadres inébranlables de l'Eglise, Salavin, abandonné à lui-même et à ses insuffisantes lumières, à son but imprécis, tombe en d'effroyables complications : par exemple, pour se faire une vie nouvelle et selon son rêve, son idéal, il abandonne en France sa femme et sa mère, il va s'établir dans une colonie française. Le chrétien eût conçu tout autre-

ment son devoir et eût travaillé à son progrès moral en demeurant à son foyer. Salavin manque de simplicité parce qu'il est consumé, dévoré (sans le savoir, sans vouloir le reconnaître) d'orgueil. L'orgueil (Lucifer) ou Dieu, l'homme n'a pas découvert d'autres voies d'évasion hors de son drame.

Mon cher Duhamel, je suis sûr que vous pardonnerez à un jeune écrivain canadien-français catholique le jugement qu'il porte (qu'il est forcé de porter) sur le plus troublant et le plus pathétique de tous vos personnages imaginaires. Je crois que Louis Salavin est votre création majeure, le personnage par excellence de votre esprit et de votre cœur. Plus tard vous avez animé, pour notre profit intellectuel et notre enchantement, la tribu Pasquier : on y rencontre une bonne demi-douzaine de personnages qui ne s'oublient pas : ils nous émeuvent parfois au point de nous bouleverser, ils nous éclairent sur nous-mêmes, ils nous amusent et nous charment, ils éveillent en nous une foule d'idées et de sentiments (je rédigerai sûrement mon opinion, un jour, sur cette tribu remarquable des Pasquier). Certains membres du clan ont eu l'honneur d'un volume particulier pour chacun d'eux : Cécile, « l'ange de la musique », Joseph, l'assoiffé de puissance matérielle, Suzanne, la comédienne. Mais, pour faire vivre et vous résoudre à tuer le seul Salavin vous avez dû employer cinq volumes ! Salavin reste la créature, pitoyablement et admirablement humaine, la plus en relief de toutes vos créatures mais mutilée de l'espoir et des motifs surnaturels. Il a manqué à Louis Salavin de connaître et de mâter son orgueil, de le fondre au feu de l'amour de Dieu pour être un héros chrétien, un saint. Nous catholiques, Salavin, nous l'aimons comme un frère infortuné, comme un frère qui s'éloigne tragiquement de la Source de vie pour s'égarer dans les solitudes ténébreuses et mortelles de l'orgueil : orgueil de l'homme ou orgueil individuel, qui le dira !

Rex DESMARCHAIS

L'âge du bonheur [1]

A une époque déjà lointaine, un certain excentrique appelé Socrate et son petit disciple préféré Platon avaient commencé à discuter la question du *bonheur*. Il paraît que, depuis la chute de nos premiers parents, le grand problème n'a cessé de troubler l'esprit inquiet de l'humanité. Comme nous pouvons le constater aujourd'hui, l'histoire est un perpétuel recommencement. La question du bonheur semble garder sa vogue et je constate avec plaisir que la race des philosophes n'est pas encore éteinte.

Mais avant d'entrer dans le cœur du problème, je voudrais aplanir certaines difficultés que pourrait susciter le sujet du présent débat. Dans une matière aussi complexe que la recherche de la joie et du bonheur, il est bon de faire table rase de certains préjugés afin d'édifier sur des bases solides et stables.

Nous ne sommes pas ici, en effet, pour démontrer ou nier, comme les Epicuriens ou les Stoïciens, l'existence de la joie. C'était là stratagème d'amoureux déçu ou de rhétoricien récalcitrant ! Nous ne prétendons pas non plus partager l'opinion courante, mais non moins ancienne, de la subjectivité de la joie qui fait que l'individu est le seul instrument de son bonheur et que les circonstances extérieures n'y sont pour rien. Cette doctrine, en plus d'apporter à notre débat une solution simpliste et vraiment puérile, est tout à fait fausse comme nous l'enseigne d'ailleurs la saine psychologie. M. Riboulet déclare avec un grand bon sens que les sentiments purs, « décorporés » n'existent pas et que tout phénomène affectif a nécessairement des conditions organiques dont il dépend en partie.

1. Quand on ne cesse de protester contre la surcharge des programmes aux divers stades de l'enseignement, n'est-ce pas navrant de voir notre jeunesse universitaire user tant de loisirs à préparer des tournois d'éloquence sur *glabre ou moustache, brunes ou blondes, Jovette ou Séraphin* ? Thèmes ridicules où il s'agit beaucoup moins d'orner l'esprit, d'exercer le tact ou les dispositions oratoires des combattants que de bien remplir son quart d'heure de facéties grivoises. Il nous agrée par contraste d'inscrire ici le plaidoyer d'une jeune étudiante dans un débat qui eut lieu récemment à Ottawa.

En tenant bien en mémoire ce principe incontestable, je voudrais vous démontrer que seule la maturité, l'époque de la vie où l'être atteint son plein épanouissement, peut goûter la joie véritable et permanente, c'est-à-dire, le bonheur et que par contre, la jeunesse, période de lutte intense et du déploiement excessif de toutes les activités ne connaît que *l'ombre* du véritable bonheur ou des joies passagères et intermittentes mieux qualifiées du nom de *plaisirs* quand ce ne sont pas des *illusions*...

Je tenterai de prouver la véracité de mon assertion en démontrant que la jeunesse est incapable de goûter une joie complète et intégrale à cause de la gravité de sa mission, et de certains traits caractéristiques inhérents à sa nature, et surtout parce qu'elle est naturellement égoïste, déséquilibrée, incertaine de son avenir et ignorante de la souffrance.

La jeunesse est avant tout une période de recherche, de lutte intense, c'est-à-dire de préparation. Par contre, la maturité est une période de réalisation. Ces deux mots « préparation » et « réalisation » ne pourraient mieux souligner la différence qui existe entre les deux époques de la vie, jeunesse et maturité, et faire ressortir leurs rôles respectifs et leur psychologie nécessairement opposée.

« Préparons-nous ». Devise symbolique qui devrait continuellement inciter la jeunesse à la tâche que Dieu lui a assignée: façonner son avenir par un travail pénible et souvent dépouillé de joie. « Préparons-nous », dure maxime pour la jeunesse jouisseuse et impulsive qui voudrait, sans long prélude, jouir de la vaste harmonie des choses et pénétrer sans détour dans l'Eden enchanteur de la félicité humaine. Mais la loi sainte du travail qui semblerait, de prime abord, devoir peser plus lourdement sur les gens d'âge mûr est celle qui régit la jeunesse sous une règle de fer. En effet, la jeunesse comporte des responsabilités de toutes sortes. C'est l'époque vitale de l'existence où tout est important où tout prend des proportions gigantesques, voire même effarantes. Chaque mouvement aura sa répercussion dans un avenir qui déjà s'annonce. Nous serons,

demain, ce que nous sommes aujourd'hui. La maturité sera la réalisation de notre jeunesse puisque l'on récolte toujours ce que l'on a semé. Il est vrai que le travail n'est pas totalement dépouillé de joie, qu'il y a un certain plaisir à semer, mais la véritable joie provient du travail accompli, du but atteint, de la moisson récoltée. C'est le couronnement de ses efforts qui procure le plus de joie à l'homme. Un exemple tiré de notre vie d'étudiantes servira à illustrer ce point. Toutes, nous avouerons que la petite enfilade d'examens qui nous attendent dans les premiers jours de juin n'est pas une perspective des plus réjouissantes. Ce n'est certes pas dans la préparation de ses examens que l'étudiant éprouve les plus vifs transports d'allégresse. Nous sommes présentement à préparer un examen dont les résultats se feront connaître dans la maturité. Il faut avec le même courage, la même détermination, viser à un succès éclatant, afin d'assurer à notre maturité la paix et la joie qui succède au labeur. Il est vrai que l'effort surhumain exigé tendra à donner la prédominance des peines sur les joies. Mais Dieu, juste juge et paternel dispensateur de ses grâces, n'a pas donné en vain cet idéal conquérant qui fait persévérer la jeunesse malgré l'aspérité de son sort en contradiction flagrante avec son effervescence naturelle et son besoin de jouissance.

Malheureusement, cette incompréhension de la jeunesse vis-à-vis de ses devoirs onéreux mais nécessaires mène souvent à des existences ratées. N'est-ce pas la cause primordiale de la criminalité juvénile dont le fléau prend de nos jours des proportions alarmantes ? Je concède à mes adversaires que les misanthropes de quarante ans sont nombreux, mais leur hypocondrie n'est-elle pas le résultat d'une jeunesse gaspillée dans la folle poursuite du bonheur ?

Après s'être complu pendant le printemps de la vie dans les reflets évanescents d'une joie factice, d'un bonheur artificiel, on revient sur ses pas avec un goût de cendre et de poussière sur les lèvres. Les illusions

tombées, de stériles étendues de ronces et d'épines remplacent la moisson ondoyante. Une faillite figure sur le registre implacable de la destinée. Et alors la folie passée devient la seule vraie. Ces grands illusionnés du bonheur distribuent partout leurs fallacieux conseils et fredonnent dans un sinistre délire : « Jouissez de l'heure présente, ô jeunesse... Vous n'aurez pas toujours vingt ans. Amusez-vous, la vie passera comme un rêve », afin qu'éternellement on répète les mêmes bévues et que l'on nourrisse les mêmes rancœurs.

La jeunesse, pas plus que la maturité, n'est immunisée contre les atteintes de ce cynisme morose. Ces pessimistes font partie de la morne caravane de pèlerins de tous les âges qui traversent les siècles comme des ombres et qui par lassitude ou par dégoût s'enferment dans leur tombeau sans n'avoir jamais bu à la source vivifiante du véritable bonheur.

Par contre, la maturité heureuse est celle qui a su se sacrifier pendant sa jeunesse, se refuser les joies mêmes permises dans la poursuite de son idéal. Comme le bouton de rose ne possède sa frêle beauté que parce qu'il est la promesse de la fleur future, ainsi la jeunesse n'est belle que dans la mesure où elle est la préparation d'une maturité épanouie. Certes le printemps si chanté par nos poètes a sa grâce exquise, son charme subtil et pénétrant, mais, comme tout cela revêt une certaine mièvrerie devant l'apothéose, la beauté grave et mystique de l'automne, de la maturité.

En outre, la jeunesse est accompagnée de certains traits distinctifs qui barrent pratiquement la route à la joie véritable.

Une première tendance qui lui est propre est un égoïsme justifiable à certains égards. Tandis que le rôle de la maturité est de se donner, le privilège de la jeunesse est de recevoir. Or il est une vérité incontestée : la joie complète réside dans le dévouement, caractéristique de la maturité.

De plus, la jeunesse est la période du déploiement excessif de toutes

les énergies. Sans mesure parce qu'elle n'a rien fait, elle est sans frein parce qu'elle se croit capable de tout faire. Or la joie est dans l'équilibre, l'harmonie, la mesure qui n'est possible que chez l'homme ou la femme accomplis.

Ici je reprends le thème de Mgr Nicolas Politis dans son ouvrage sur la « Morale Internationale ». Il déclare assez opportunément : « La vieille philosophie grecque à jamais a fixé comme condition nécessaire du bonheur individuel ou collectif, le sens de la mesure, le devoir de la modération ; tout excès est toujours un mal : il ne comporte que des inconvénients. Les anciens Grecs voyaient dans le sens de la mesure la suprême vertu de l'homme. Ils l'avaient idéalisée dans Minerve qui en était la divine expression. Ils la définissaient dans deux mots brefs mais éloquents : Rien de Trop. Dépasser la mesure, manquer de modération, c'était pour eux une grave faute dont les conséquences peuvent être funestes. C'était la « démesure » dont les sanctions frappaient quiconque la commettait, même les dieux ». La jeunesse, déesse indocile souvent atteinte d'une exaltation des plus fiévreuses, d'un déséquilibre mental et physique qui donnent quelquefois à ses plus folles entreprises une lueur d'héroïsme, doit payer cher ses écarts et les excès. La sanction dont elle se trouve frappée par la « démesure » est celle d'ignorer la véritable joie et de connaître une fièvre dévorante qui ne s'apaisera que dans la paix et le calme de la maturité.

La jeunesse ne peut non plus jouir de la paix de la sécurité, nécessaire au bonheur, à cause de l'instabilité de son état et de l'incertitude du lendemain. Quoi de plus angoissant que l'indécision du jeune homme en face d'une carrière, de la jeune fille ne sachant à quel des trois états de vie se résoudre... si elle a encore le privilège de s'accorder un pareil choix !

Mais aussi parce qu'elle est illusionnée, la jeunesse ne saurait goûter la véritable joie. A cet effet, il me revient à la mémoire les déductions

amusantes de je ne sais plus quel pince-sans-rire : La jeunesse est pleine de désirs. Ceux qui sont pleins de désirs manquent de beaucoup de choses. Ceux qui manquent de beaucoup de choses sont malheureux. Donc la jeunesse est malheureuse !

Mais surtout, la jeunesse ne connaît pas le bonheur complet parce qu'elle n'a pas souffert. Médiocre, n'ayant pas passé par le creuset de la souffrance, elle ne peut comme ses aînés, apprécier les joies menues dont la vie quotidienne est tissée. Chez l'homme d'âge mûr, le cœur agrandi par la douleur perd graduellement de sa dureté et devient capable de vibrer pleinement aux sentiments du vrai, du beau et du bien.

Un écrivain d'outre-quarante-cinquième a récemment cristallisé son interprétation de la vie par cette phrase éloquente dans son laconisme : *Life begins at forty.* C'est en effet ma conviction personnelle. Et mon grand plaisir serait de la faire partager non seulement à mon bienveillant auditoire, mais aussi à nos si sympathiques adversaires dont l'aveuglement m'émeut et me trouble.

Je voudrais leur ôter cette impression que l'on doit comme Athalie « souffrir des ans l'irréparable outrage », que la fuite de la jeunesse est la plus épouvantable des calamités, que hors d'elle il n'y a que ruines et désenchantements. Je voudrais plutôt leur dire bien doucement à l'oreille : Allez en paix mes enfants. Plus loin la route est belle et le ciel plus serein et plus clair...

Mais c'est encore un défaut mignon de la jeunesse qui ignore les hommes et les choses que cet entêtement à défendre une opinion préconçue. Espérons qu'un jour non lointain, nos jeunes adversaires consentiront à se rendre à l'évidence et que, le sourire aux lèvres, une joie paisible dans le cœur, elles ouvriront toute grande la porte à la maturité. « La jeunesse, a dit le Comte de Belvège, est le brouillard matinal d'une belle journée de printemps ».

Colette Marion

Pâques fleuries

Les mystères liturgiques invitent aux explorations spirituelles, à travers textes. Ces paroles inspirées, il suffit parfois d'écouter en silence, pour entendre leur voix intérieure. Mais d'habitude, la présence ineffable ne livre pas gratuitement son secret. Elle le réserve à la ferveur assidue, à l'attente patiente et recueillie.

Sur le violet du Carême, un sommet se détache, le calvaire de Pâques fleuries, la messe des Rameaux. Son évangile évoque le drame sauveur et l'Apôtre, en tête de l'épître, inscrit la leçon de vie : « Ayez en vous les sentiments qui sont dans le Christ Jésus ».

Tel est le thème. Il reste à l'exploiter, à le développer. C'est la tâche du musicien. Perdu dans la contemplation des versets qu'il a choisis, il en sonde les résonances intérieures, il les écoute dans la bouche du Crucifié.

* * *

Dès le rite d'entrée, on entend une voix douce et résignée. Jésus se tourne vers son Père, et lui parle avec un accent de confiante tendresse. Ne peut-il donc le délivrer des fauves avides qui le guettent ? Mais Dieu se cache. Dans les ténèbres, monte la plainte tragique : « Mon Dieu, mon Dieu ! regardez-moi ; pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Ce premier verset d'un psaume messianique où, des siècles à l'avance, le Verbe exprima son angoisse au sein de la nuit d'abandon, la Vierge l'a recueilli pour nous, sur les lèvres de son Fils. Comme elle, aux jours de son enfance, il repasse en son cœur les versets qui suivent et qui forment le trait de la messe, cet évangile anticipé de la Passion. Le Sauveur en croix nous révèle ainsi les pensées et les sentiments de son cœur.

Vers ce bois de bénédiction où les clous ont percé ses mains et ses pieds, il s'est laissé conduire comme le petit enfant que son père tient par la main et soudain prend dans ses bras, pour l'élever en plein soleil. Il chante donc, au graduel, cette bonté paternelle, aux apparences un peu rude, qui l'a soutenu dans la voie d'obéissance.

Ses derniers pas sont saturés d'humiliations pénibles. Il est monté à l'autel, entre ciel et terre. Du regard, il cherche le consolateur. Personne ne vient. Au bout d'un roseau tendu, offertoire d'humaine ingratitude, ses yeux rencontrent l'éponge dégoûtante.

A ce calice d'agonie, qui lui rappelle celui du Jardin, il communie, comme en viatique. Une dernière fois, la volonté humaine se réfugie dans la volonté de Dieu et s'y blottit, pour retrouver la paix.

* * *

Ainsi parlent les textes, où se révèle l'image intérieure du Fils de Dieu. Il a porté nos langueurs et connu toutes nos peines. Si tendus et si désespérés que paraissent certains états d'âme, il a fait l'expérience de leurs captivités sans issue, il a trouvé dans les versets bibliques l'expression de leur amertume désolée.

Celui qui écoute la parole de la croix, entrevoit dans une grande lumière, le Christ immolé, notre Pâque, qui lui donne la paix.

Clément MORIN, P. S. S.

Le sens des faits

« *Etudes et Recherches* »

Les collèges de théologie et de philosophie de l'Ordre des Frères Prêcheurs, où saint Thomas d'Aquin *tanquam domi habitat*, ont toujours su, selon leur grande tradition familiale, ménager un juste équilibre entre la formation générale et les spécialités, entre les devoirs de l'enseignement et la recherche en profondeur de sources. Cette ouverture vers le travail libre et désintéressé s'exprime de remarquable façon dans les *Etudes et Recherches* que publie le Collège dominicain d'Ottawa. Cahiers de Philosophie et Cahiers de Théologie y alternent d'année en année. Le dernier fascicule paru réunit les Cahiers II et III de Théologie.

Il débute par une longue et substantielle étude du R. P. Clément-M. Lachance sur *Le sujet de la grâce et sa guérison selon saint Thomas.* L'impression qu'on éprouve après avoir lu cet exposé, dont l'ampleur, le détail, la complexité sont redoutables, c'est l'habile clarté avec laquelle le R. P. Lachance en a ordonné les éléments ; c'est encore le souci dont fait preuve sans cesse l'auteur de remonter vraiment à saint Thomas lui-même par-dessus tous les morcelages et toutes les mosaïques des innombrables cursistes, qu'ils s'intitulent ou non *ad mentem sancti Thomæ.*

Ce contact vital avec le *Docteur commun* de l'Eglise et cette intelligence historique de la pensée thomiste apparaissent avec un lumineux éclat dans le travail du R. P. Joseph-Marie Parent sur *Les vertus morales infuses dans la vie chrétienne.* Contre ceux qui s'en vont prônant que l'enseignement thomiste sur « l'organisme des vertus morales infuses donne l'impression d'être fort compliqué pour n'arriver qu'à des résultats problématiques », le R. P. Parent institue une enquête étoffée en histoire autant qu'en doctrine. Méthodique, précise, suggestive, elle sera appréciée de quiconque veut pénétrer l'âme de Thomas d'Aquin en travail sur un point aussi important de notre organisme surnaturel. Quant à l'intelligence des textes du Docteur Angélique, elle trouve là matière à de rares progrès, en exégèse thomiste proprement dite d'abord, puis en pénétration d'esprit.

Le R. P. Michel-C. Gonzalez présente ensuite une dissertation *De imperfectione morali* farcie de divisions et de distinctions, dans le plus pur style de l'école espagnole du dix-septième siècle. On aimera con-

naître — et peut-être discuter — les conclusions de cette recherche détaillée sur un problème très controversé, l'un des rares qui aient réussi à secouer un peu l'apathie théologique de la plus grande partie du clergé canadien-français.

En finale, le R. P. Albert-Marie Ethier analyse *Les trois âges de la vie intérieure* du R. P. Garrigou-Lagrange. De la manière la plus heureuse, avec mordant comme avec discrétion, le R. P. Ethier repasse et dissèque toutes les données maîtresses de cette œuvre répandue à si bon droit. A signaler la position du recenseur sur l'interprétation à donner aux constatations personnelles de saint Jean de la Croix. Elle possède, je pense, toutes les chances d'être définitive.

Comme ses prédécesseurs, ce fascicule double est fait pour être lu et étudié. Avis à tous les intéressés. Les Editions du Lévrier, 5375 avenue Notre-Dame de Grâce, Montréal-28, sont prêtes à répondre à leur moindre demande à ce sujet. On se plaint souvent, dans les *journées sacerdotales* officielles ou intimes, que notre christianisme canadien est fait trop exclusivement de morale pratico-pratique et activiste. « Remontons à la source doctrinale ». En voici une splendide occasion. On comprendra que j'en exprime au T. R. P. Benoît Mailloux, Régent du Collège dominicain d'Ottawa, le témoignage, modeste et chaleureux, de mon admiration.

Albert LACROIX

Un grand centenaire

La Congrégation des Sœurs des SS. Noms de Jésus et de Marie célèbre en 1944-45 le centenaire de sa fondation. C'est en effet en 1844, le 8 décembre, que les Fondatrices : Mère Marie-Rose [1] et ses compagnes, Mère Marie-Madeleine et Mère Marie-Agnès, prononcèrent à Longueuil leurs premiers vœux.

Pour commémorer cet anniversaire, Son Exc. Mgr Anastase Forget, évêque de Saint-Jean, s'était engagé de lui-même à célébrer une messe pontificale le 8 décembre, et Mgr Romain Boulé, curé de Longueuil, non moins bienveillant envers la Communauté, avait offert son église pour cette cérémonie. Au prône, Mgr Boulé lut le mandement d'institution, tout comme l'avait fait M. le curé Brassard, le 8 décembre 1844. Mgr Forget prononça le sermon.

Quel que soit le caractère des autres démonstrations qui auront lieu cette année, en avril à l'ancienne maison-mère d'Hochelaga, en juin et

1. Née Eulalie Durocher.

juillet à la maison-mère actuelle d'Outremont, je doute qu'elles produisent au même degré l'impression de cette première fête célébrée au lieu de naissance de l'Institut. Aux êtres limités que nous sommes, Bethléem parle davantage et mieux que le Saint-Sépulcre. Puis, en écoutant la lecture de ce document gros d'histoire, les témoins pouvaient mieux mesurer la courbe imposante tracée par une communauté qui compte aujourd'hui 3 336 professes, 214 établissements et 57 299 élèves au Canada, aux Etats-Unis, voire en Afrique-Sud.

L'unique but de l'institution est l'enseignement général qu'elle distribue comme suit.

140 Ecoles primaires élémentaires, complémentaires, supérieures
52 Ecoles spéciales affiliées aux universités
7 Collèges classiques
4 Ecoles normales
1 Ecole supérieure de musique
1 Ecole supérieure de pédagogie familiale
2 Ecoles ménagères régionales
3 Ecoles ménagères moyennes
6 Ecoles commerciales pour jeunes filles
6 Jardins d'enfance pour garçons
1 Ecole industrielle pour les Noires.

Et c'est tout. Cela occupe douze lignes et se lit en quelques secondes. Mais quelle puissante matière à réflexion ! Nul doute que les prédicateurs sauront l'exprimer à la suite de S. Exc. Mgr Forget. Ce tableau si laconique révèle entre les lignes une longue série persévérante d'efforts, de calculs, de risques de tout genre, où il fallut économiser sur tout, excepté sur le dévouement et l'esprit de sacrifice de milliers de sujets, en escomptant les inventions du zèle et les octrois d'une Providence sans cesse invoquée, sommée pour ainsi dire aux Noms de Jésus et de Marie. Comme toujours, une des principales raisons de succès fut l'effacement de chaque unité devant ce Bien Commun qu'honorent les philosophes et que sauvegardent les religieux.

Encore faut-il à tout organisme religieux ou social une direction qui se perpétue et se renouvelle de toute manière en conformité avec les exigences du temps. La communauté jubilaire n'a pas manqué, grâce à Dieu, de ce stimulant vital. Tandis que les Oblats de Marie Immaculée contribuaient pour une large part à sa fondation, à sa reconnaissance officielle et à sa formation religieuse, une digne lignée de supérieures,

générales, provinciales, locales, sut maintenir dans chaque noyau la présence de la Fondatrice en assumant la responsabilité immédiate de son œuvre. Ceux de ma génération ont connu quelques-unes de ces fortes personnalités : Mère Marie du Rosaire, qui portait son nom dans sa dévotion favorite et qu'un illustre archevêque appelait « la supérieure des supérieures » ; Mère Martin de l'Ascension, ascète doublée d'une femmes d'affaires ; Mère Marie-Médard qui s'étant faite toute à toutes, le demeura toute sa vie ; Mère Marie de Bon-Secours, encore vivante, qui même dans une sphère profane eût gagné la partie, en vertu de ce dicton anglais : *Intelligence ever wins.*

A la Générale actuelle, la Très Honorée Mère Marguerite de Cortone, de même qu'à la Congrégation entière, je m'estime heureux de pouvoir offrir, en cette circonstance majeure, les félicitations, les hommages et les vœux du clergé régulier, plus spécialement ceux de l'Ordre dominicain.

Criticus

La Semaine de la famille

« La maison d'un Grec ou d'un Romain, écrit Fustel de Coulanges, renfermait un autel : sur cet autel il devait y avoir un peu de cendre et des charbons allumés... Le feu ne devait cesser de briller que lorsque la famille avait péri tout entière : foyer éteint, famille éteinte, étaient des expressions synonymes ».

Cette citation, quoique païenne dans ses termes, renferme une vérité profonde que les orateurs de la Semaine de la famille n'ont pas ignorée. Une famille pour naître et se développer a besoin d'un foyer tout comme l'oiseau d'un nid. Un foyer n'est pas seulement un abri, une habitation quelconque, mais un lieu discret où l'on est sûr de trouver le feu qui réchauffe, la nourriture qui réconforte, l'aisance, la propreté et l'ordre qui sont comme l'invitation au repos dans l'affection et la fraternité. Foyer et famille sont synonymes, et dans bien des campagnes on compte les familles en comptant les feux, c'est-à-dire les fumées bleues qui s'échappent des toits.

La gardienne du feu, celle qui anime le sanctuaire de sa parole et de sa présence, de son affection et de ses vertus, et maintient cette atmosphère physique et morale si nécessaire à l'éclosion de la vie, c'est la femme. Sans elle, la maison est un triste foyer, et avec elle, quand elle le veut, tout s'anime, tout vit, les corps se dilatent, les âmes s'éveillent à la joie, à la vérité et à l'amour.

Le minimum de bien-être nécessaire aux vertus familiales est avant tout un foyer confortable et hygiénique, agréable à l'intérieur et à l'extérieur, et surtout qui soit la propriété de ceux qui l'habitent, assurant ainsi la stabilité de lieu à la famille. En effet, rien n'est plus démoralisant que ces déménagements annuels d'une paroisse à l'autre, d'une rue à l'autre, et que de pertes de temps dans ces adaptations à un nouveau milieu ! L'enfant si instable par nature acquiert vite la conviction qu'il ne faut s'attacher à rien, pas même à une maison qu'il doit quitter quand il commence à l'aimer. Puis avec l'instabilité de vie apparaît ce désintéressement qu'on déplore tout particulièrement chez le locataire. Comment lui faire comprendre qu'il doit respecter le bien d'autrui comme le sien propre quand il n'a jamais possédé en propre ?

Les orateurs des auditoires visibles et invisibles ont traité généreusement cet aspect matériel du problème familial : *accession à la propriété, salaire raisonnable, allocations familiales, disparition des taudis, caisses populaires, coopération*, etc. Une sociologie familiale doit assurer d'abord le *primo vivere*. Nécessaire au bonheur des époux et à ceux qui naîtront d'eux, le foyer, sans être ni palais, ni taudis, doit répondre aux exigences du cœur et de l'intelligence, de la vie et de la santé, puisqu'il est la source d'où jaillit l'espèce humaine.

C'était commencer par le commencement que d'insister sur cet aspect du problème familial. Et il faut avouer qu'il faudra une action concertée de toutes les organisations familiales pour atteindre ce point et le faire accepter des dirigeants, de ceux qui ont en mains les destinées du pays. Beaucoup est fait, il reste encore plus à faire. Et cette vérité une fois admise, il devient alors plus facile de prêcher à la mère le *retour au foyer* avec espoir d'être entendu. Un foyer sans femme est un foyer éteint, une famille à la dérive. Quand la mort enlève une mère à son foyer, la sympathie et la charité cherchent à combler ce vide ; mais quand une mère quitte son foyer pour le travail au dehors, bien peu s'intéressent à ceux qui restent au dedans. La sympathie n'intervient pas cette fois. Bien des discours seront nécessaires pour persuader la femme d'aujourd'hui que sa place est à la maison, même dans une maison confortable. Peut-elle comprendre encore que sa présence y est toujours nécessaire pour veiller sur le feu et l'ordre, pour former aux vertus morales et sociales les hommes de demain, et surtout pour mettre de l'affection et de la lumière sur le retour de l'époux, à la fin d'une dure journée ? Puis, qu'elle apprenne l'art de bien administrer une maison, d'équilibrer revenus et dépenses, de répartir sagement les deniers de l'époux et de

monter un compte d'épargne pour les mauvais jours. C'est un point important dans notre société d'aujourd'hui où des foyers s'éteignent souvent dans des catastrophes financières par l'imprévoyance de la femme.

Et s'il faut à la femme du XXe siècle un nouveau titre de gloire pour l'attacher à sa mission : *faire et former des hommes*, les éduquer physiquement et moralement, nous sommes prêts à lui décerner, *honoris causa*, avec l'approbation tacite du R. P. Directeur de la Semaine de la famille, ce qualificatif honorable : Ministre de l'Intérieur, avec pleins pouvoirs.

Antonin LAMARCHE, O. P.

Les Journées sacerdotales

Une assistance de plus de 700 prêtres venus de 35 diocèses se pressait dans la salle de l'Ermitage ou celle du Grand Séminaire durant ce triduum d'études où évêques, curés, vicaires, religieux se confondaient dans cette égalité parfaite d'auditeurs libres et bienveillants. Les méthodes employées ont permis à chacun de manifester son opinion sur les thèmes à l'ordre du jour. Ignorances et préjugés furent vite dissipés par des réponses *ad rem et ad hominem*.

Le premier orateur, Mgr Philippe Desranleau, évêque de Sherbrooke, donna la chiquenaude initiale à ces journées d'études avec une franchise que seule le zèle des âmes pouvait motiver. Il fallait beaucoup d'audace pour affirmer que la paroisse, cette puissance sociale de notre pays, n'atteignait plus son objectif. Responsable de toutes les âmes qui vivent sur son territoire, qu'elles soient ferventes, indifférentes ou hostiles, qu'elles soient anglaises, juives ou italiennes, la paroisse n'a plus l'influence de ses origines. Les temps sont changés, l'isolement d'autrefois n'est plus possible dans un monde où les distances n'existent pratiquement plus parce qu'elles se franchissent avec rapidité dans des voitures faites pour la vitesse et sur des routes qui invitent à *l'épouvante*.

Tout pénètre dans la paroisse d'aujourd'hui. Les bons entendent les discours des méchants, les étrangers s'y arrêtent pas toujours pour édifier, les revues pieuses et sérieuses doivent braver les magazines païens et libertins. La paroisse n'est plus ce lieu réservé au souffle de l'Esprit, mais au souffle des esprits, de tous *ces esprits qui parcourent le monde pour la perte des âmes*. « L'ennemi est dans la place, seul un ministère paroissial bien organisé sur le plan de l'Action catholique peut l'en déloger. Le prêtre doit choisir la vie ou la mort. La vie avec l'Action catho-

lique ou la mort prochaine en s'entêtant à vouloir sauver son monde tout seul avec les formules des siècles de paix ».

Ce discours inaugural, en plus de révéler la nécessité de l'Action catholique, ouvre les yeux à certains aveugles sur les maux réels qui s'infiltrent dans la paroisse. Cette alerte donnée, les orateurs des jours suivants se lancent dans l'étude de l'offensive. Chacun leur tour, ils discourent sur la nature, le rayonnement, l'application des principes de l'Action catholique à la paroisse canadienne-française. Ces journées lumineuses se terminent le 7 février par une conférence enflammée d'un grand orateur, Mgr Emile Léger, curé de la cathédrale de Valleyfield, sur « l'Eglise à l'œuvre par la paroisse ».

Comme dessert, le film « Going my way » vint illustrer la conférence du début en nous montrant la paroisse à l'ancienne mode, refuge des petits voyous, puis la rénovation qu'un jeune prêtre moderne y apporte en ordre, en piété et en beauté. Son œuvre achevée, il s'en va, et merveille ! la paroisse marche sans lui dans le sillon qu'il a tracé.

La paroisse, cette seconde cellule sociale, qui sauva notre peuple du désastre de 1760, ne survivra efficacement en 1945 que par son peuple enrôlé dans l'Action catholique.

Le Directeur

Lettre de Gros-Jean à son curé

Monsieur le curé,

Bientôt, grâce à votre énergie, on nous construira une église. Chacun y va de son mot, ce qui m'encourage à glisser le mien.

On a choisi, paraît-il, un architecte compétent pour l'ennuyer aussitôt en lui demandant de greffer l'intérieur d'une église connue à l'extérieur d'une autre, comme l'on fixe une doublure à un paletot. Depuis toujours pourtant, la construction s'appuie sur un plan adapté aux besoins et aux moyens du client et l'architecte seul choisit les matériaux, groupe les masses et préside à la décoration de l'ensemble. Sans cette liberté de mouvement, il lui devient impossible — même s'il a du génie — de créer un tout harmonieux et comme issu du paysage. Ce problème est autant de son ressort que le chauffage, la ventilation et l'éclairage.

Les premiers croquis sont à peine ébauchés que fond déjà sur vous cette bande rapace de fabricants d'articles du culte, tels que statues de plâtre aux yeux de verre, autels en granit synthétique, chemins de croix à point ou saignants, ostensoirs-soleils, tabernacles coffres-forts et tout le pitoyable attirail religieux qui a délogé l'art de nos églises depuis environ cinquante ans et qui nous trahira plus tard.

Bien qu'un style ait sa source profonde dans le caractère d'une nation, il reste la création de l'élite qui commande les grands travaux. La statuaire du Nil, c'est l'Egypte, comme les constructions romaines nous révèlent le conquérant et l'administrateur pratique. Saint-Pierre de Rome étale son opulence et Cologne son orgueil de demi-civilisée. Chez nous, par contre, on fait « riche ».

Que penser de la sincérité religieuse d'un groupement qui décore le lieu saint de pierre artificielle, de faux marbre, de fleurs en papier, de boiseries-imitation, de bronze plaqué or, de plomb patiné vieil argent, etc. [1]. Notre beau bois sert uniquement de support à tout le camouflage de carnaval. Et l'esprit liturgique ? On sent peu, par exemple, la joie du retour au Père dans les sinistres décorations d'un « enterrement première classe », tels les banderoles qui s'abattent du plafond sur les fidèles, les tentures sombres qui trouent les murs et l'horrible catafalque.

Vous connaissez le sort lamentable fait aux arts dans nos collèges, au Grand Séminaire et à l'Université où l'on forme notre élite. Vous admettez n'y avoir à peu près rien appris et ne trop savoir qui consulter pour la construction et la décoration de notre église. Voilà de ça quelque temps. Depuis, une demi-douzaine de religieux très doués combattent l'anémie de notre art liturgique. Ils travaillent isolés, soit à Joliette, à Montréal ou à Québec, et on espère leur voir confier un jour l'autorité indispensable pour remonter ensemble le courant. En attendant, ne pourrions-nous pas les consulter, même s'ils ont souvent le tort de préférer les décorateurs sincères de leur époque aux aventuriers que la concurrence d'artistes véritables a chassés d'Europe et qui ont trouvé ici leur fromage.

Nombre de curés ne confient pas la décoration des églises ou des chapelles aux peintres et sculpteurs modernes parce qu'ils craignent la réaction de certains paroissiens encroûtés. A ce compte, monsieur le curé, combien de connaisseurs irait à l'église tant nos lieux de prière reflètent de mauvais goût ? Le Saint Père s'est-il arrêté à la défection du vieux ténor quand il a substitué le plain-chant aux cantiques de velours alors à la mode et a-t-il fait exception de telle ou telle paroisse parce que les fidèles n'y étaient pas préparés ? Malgré la vive réaction de l'Eglise en Europe contre le naturalisme du dix-neuvième siècle, si stérile en art, on persiste ici à parler le langage de ce même dix-neuvième siècle.

Vous nous rappeliez l'autre jour que l'histoire ne présente aucun mouvement plus révolutionnaire que celui du Christ. Pourquoi hésiter à entreprendre les changements qu'exige la liturgie ? Sans frais au début

1. Voir le catalogue des marchands de la rue Notre-Dame, à Montréal.

puisqu'il s'agirait seulement d'enlever le superflu. Mais, dans notre paroisse où il n'y a rien de commencé, nous avons tout juste le temps d'apprendre ce qu'il ne faut pas faire.

Veuillez me croire, monsieur le curé,

Votre tout dévoué,

Marius PLAMONDON

P. S. — Vous avez peut-être lu la semaine dernière la déclaration d'un architecte belge de passage au Canada. Il revenait d'une tournée de la Province. « La plus belle église, disait-il, est à Beauport (celle de Sainte-Thérèse). Elle a coûté le cinquième ou le dixième des monstres de la région ».

Marthe, l'infirmière

Dans l'histoire, sainte Scholastique obtient un miracle pour n'être pas séparée de saint Benoît. De même l'on trouve saint Dominique précédé de ses Moniales de Prouille, saint Jean de la Croix non loin de sainte Thérèse d'Avila et sainte Jeanne de Chantal dans le sillage de saint François de Sales. A la lumière de cette tradition l'Eglise a organisé l'« Œuvre des infirmières missionnaires » [1]. Le grand médecin Ambroise Paré confessait chrétiennement : « Je le pansai, Dieu le *guérit* ». Ainsi l'infirmière des missions panse les corps, lorsque son compagnon apostolique guérit les âmes et les régénère dans le baptême. Les deux tâches se complètent dans une harmonie qui est le propre du catholicisme.

On parle partout d'Action catholique : quelle plus belle forme de cette action pourrait-on découvrir ? Sans s'engager par autre chose que par un vœu privé temporaire de chasteté et surtout par sa générosité, la jeune fille garde-malade, avec toutes les aspirations de Marie et son grand cœur, vient humblement, dans les terres lointaines, jouer le rôle de Marthe, la servante du Seigneur.

Elle aussi, du reste, verse son vase de parfum sur les pieds de Notre-Seigneur, lorsqu'elle adoucit les plaies de ses membres souffrants.

Qu'aurait dit sainte Thérèse Martin de ce rôle héroïque entre tous, mais d'un héroïsme sans éclat, d'un héroïsme de *petite voie* ? Les infirmières missionnaires ont choisi la petite voie, mais elles prennent la grand'route pour s'y acheminer. Elles traversent des continents et des océans pour aller rendre les plus pénibles services aux païens qui ne doutent plus désormais de la charité chrétienne.

1. La Société des Infirmières missionnaires, 187 ouest, rue Sainte-Catherine, Montréal.

Ce qui caractérise ces infirmières missionnaires, c'est que tout en montrant une image du ciel aux infidèles ravis, elles restent dans le monde, au plein sens du terme. Plus tard, la contemplation véritable : la tâche urgente, c'est de prouver par l'exemple que tous les humains sont frères. Au besoin il faudra sacrifier la prière orale. « Les pauvres, les malades, voilà vos litanies, votre office », disait saint Vincent de Paul aux membres d'une institution similaire. Devant cette démonstration vivante des sermons du missionnaire, le pauvre idolâtre, le fétichiste ne peut qu'avouer : « une religion mère de telles générosités ne peut être que bonne et vraie ».

N'oublions pas non plus que si le Christ prêchait, comme jamais l'on a prêché, il touchait sans cesse les corps des infirmes et des malades. En s'inspirant de toute la science humaine, œuvre de Dieu comme ses miracles, l'infirmière missionnaire vit donc à sa façon une *imitation de Jésus-Christ* qui par son modeste courage, passe souvent les plus grandes prouesses.

Chez nous, Madeleine de Verchères faisait le coup de feu contre les Iroquois : Madeleine de Verchères, maintenant, s'embarque et s'en va vers les Iroquois de 1945 pour faire, si l'on nous permet d'ainsi parler, *la chambre du corps* au Christ qui, bientôt, viendra par la foi et la grâce sanctifiante, habiter ces âmes naïves.

On ne connaît pas de plus belle œuvre et qui tienne plus à la vocation de la Canadienne. Nos grand'mères quittèrent un pays qui était alors le plus riche et le plus prospère de l'Europe, pour venir dans ces neiges lointaines, bâtir une chrétienté nouvelle, *faire de la terre* pour Dieu. Leurs petites-filles, de tradition fidèle, voguent vers les sables brûlants et la brousse infestée d'insectes pour *faire la terre au missionnaire.*

Qui dira que nous avons dérogé ? Dans l'ordre mystique, quand un plateau de la balance s'affaisse d'un côté, l'autre remonte. L'infirmière missionnaire, de sa main gracieuse et charitable mettra un *poids* qui nous vaudra peut-être un équilibre religieux et moral auquel nous ne pensons plus. « Qu'ils sont beaux les pieds des missionnaires » : qu'il est beau le sourire de la petite infirmière, qui sans prendre le temps d'enlever ses vêtements du *monde* s'en va tout de suite au premier appel du Seigneur.

Et combien de nos propres malades seront guéris parce que ces jeunes filles auront guéri les plus pauvres parmi les enfants de Dieu.

Marguerite Brunet

L'esprit des livres

Cécile Chabot — « Paysannerie ». Montréal, Editions Fides, 1944. 20.5 cm. 72 pp.

Après *Imagerie, conte de Noël* recensé ici il y a deux mois, nous recevons du même auteur un *conte des Rois* formant avec le premier un exquis diptyque. Instruire de notre religion en amusant : le conteur charmant qu'est Mademoiselle Chabot a parfaitement réalisé son programme. Les enfants — et pas seulement eux — dévoreront ce beau livre, alerte et gai. Au fil des pages, trop courtes à leur gré, ils verront se dérouler une authentique *Epiphanie* renouvelée en plein terroir laurentien. Heureuse Michelle et heureux Pierre auxquels ces gracieux albums sont dédiés ! Puissent-ils partager leur bonheur avec beaucoup d'enfants du Canada français !

Albert Lacroix

Raymond Tanghe — « Géographie économique du Canada ». Montréal. Editions Fides, 1944. 22.5 cm. 280 pp.

Voici le quatrième volume de la série Radio-Collège. A cette collection M. Tanghe avait déjà donné une *Initiation à la Géographie Humaine* recensée dans notre numéro de janvier 1944, p. 62. Comme le précédent, ce nouveau recueil offre une vulgarisation excellente de renseignements solides, cette fois sur les ressources, les industries, le commerce et le tourisme de notre pays. Le tout aéré par des observations directes et vivantes et par de suggestives remarques.

Albert Lacroix

Roger Lemelin — « Au pied de la pente douce ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1944. 19 cm. 336 pp.

La vie au jour le jour dans un quartier pittoresque du vieux Québec... Dans ce cadre matériel qui, déjà, ne manque point d'originalité, s'agitent les très curieuses et très humaines figures de la population indigène : hommes et femmes, adultes et jeunes gens, clergé et ouailles. Sur ce fond se détache la silhouette d'un jeune homme, Denis Boucher, qui cherche sa voie et bâtit son existence avec une âme vraiment sienne, selon un rythme personnel et volontaire.

L'auteur nous décrit un petit monde qu'il connaît trop bien. Je n'ai nul désir d'ignorer les réels mérites littéraires de son ouvrage. Maintes descriptions de la vie *mulote* dénotent un art peut-être inégal, mais certain. A travers le récit abondent les « crayons » au ton vif et exactement approprié. Les dialogues alertement conduits révèlent un écrivain que le théâtre pourrait tenter. Dommage que la vie catholique de Denis reste si étriquée,

et que, de tous les domaines, le plus important : celui de sa *condition chrétienne* ne lui livre qu'une carapace faussée et décevante. Personnel et volontaire comme il nous apparaît, Denis aurait dû aller au cœur même de son christianisme malgré la routine de l'ambiance...

André Diotte

André Béland — « Orage sur mon corps ». Les Editions Serge, Montréal, 1944. 19 cm. 170 pp.

Un rugissement d'érotomane. Rien d'étonnant. Les fruits qui tombent à la saison des fleurs ne sont jamais que des avortons. Et ce dernier est un monstre. « Il faut s'enchaîner pendant la crise », écrit Félix Leclerc dans *Andante,* p. 54. Notre jeune auteur ne l'a pas cru. S'il ne s'enlise définitivement dans l'ornière, il regrettera avant longtemps d'avoir écrit ces pages tout comme un certain écrivain et orateur de chez nous qui s'esquivait furtivement, *honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,* quand on lui déclamait la prose versifiée de ses vingt ans. L'éditeur aurait pu tout sauver : auteur et lecteurs, mais... Là est le *sensationnel,* la *révélation* de cette saison hivernale 1944.

Gilles Dolbec

Félix Leclerc — « Andante ». Editions Fides, Montréal, 1944. 22 cm. 160 pp.

L'auteur d'*Adagio* et d'*Allegro,* toujours en bonne veine, vient nous enchanter encore par des poèmes tonifiants et d'une haute inspiration morale et canadienne. *Andante* dégage un parfum exquis qui se passe de la présentation *made in Canada.* L'esprit qui anime les vocables et les vocables qui véhiculent l'âme de ces poèmes ne laissent subsister aucun doute sur l'origine raciale de l'auteur et sur les modalités qui en font un canadien. Beaucoup d'expressions populaires — autres que des *sacres* — transcrites pour la première fois, rempliraient la première page du Dictionnaire de notre Académie en attendant la page 2 qui paraîtra dans un siècle si une génération spontanée ne jaillit sous la baguette de nos immortels. Pour mieux connaître notre « écrin de perles ignorées », prenez, lisez et méditez *Andante.*

Antonin Lamarche, O. P.

Adrienne Maillet — « Un enlèvement ». Roman de 260 pages. Société des Editions Pascal, Montréal, 1944.

Dans ses ouvrages antérieurs qui ne sont pas dépourvus de charme et d'intérêt, l'auteur a fait de la littérature presqu'exclusivement avec de bons sentiments. On a dû lui faire observer que dans l'état actuel de l'humanité, le bien et le mal étaient affreusement mêlés sur la terre, que les instincts pervers de la nature déchue se dressaient sans cesse contre les mouvements généreux des âmes, que cette lutte était pathétique, pleine d'imprévue et de drame, que ses phases aiguës analysées dans un style adapté donnaient

à un récit d'imagination sa plus grande part d'intérêt à condition toutefois qu'elles gardassent les contacts suffisants avec la réalité.

Dans son présent récit, Mlle Maillet a essayé de tenir compte de ces remarques. Mais vraiment, le mal ne lui est pas familier, pas même comme sujet d'observation et d'analyse. Ses types pervers ? des hommes naturellement, donnent l'impression de n'être pervers qu'en imagination. Sa bonne manière d'écrire enveloppe leurs mauvaises manières de se comporter, dans une atmosphère qui ne les rend pas odieux ; ce qui fait que son roman provoque chez le lecteur une sympathie d'âme, plutôt qu'une sympathie d'art. Quelle manière optimiste et rassurante de regarder la vie, appuyée sur la certitude qu'en définitive, le bien reçoit toujours ici-bas sa récompense et le mal son châtiment !

Ce sont là réflexions de moraliste habituellement pris par des besognes austères. Sous cet angle, je dois souligner que le livre de Mlle Maillet, pour reproduire des situations et remuer des passions familières à maints romans sensuels, n'en demeure pas moins d'une parfaite moralité et d'une très juste appréciation d'idées et de sentiments. Que les jeunes filles modernes le prennent au sérieux. Dans certains milieux, plusieurs peuvent s'y reconnaître. Quant à la trame et au style du récit, il y aurait à faire beaucoup d'observations, les unes très bienveillantes, d'autres moins ; mais les premières l'emporteraient sûrement.

A. Saint-Pierre, O. P.

René RISTELHUEBER — « La double aventure de Fridtjof Nansen ». Les Editions Variétés, Montréal, 1945. 19 cm. 317 pp.

Raconter la vie d'un héros disparu quand l'héroïsme déborde des champs de bataille aux régions pacifiées, faire revivre une et quelques aventures quand elles s'avèrent innombrables par-delà les mers et que les ondes célestes nous en fournissent à chaque heure le récit palpitant, voilà une difficulté que nous ressentons rien qu'à prendre en mains le volume et que l'auteur a dû ressentir le premier. C'est comme s'il eût entrepris, après Emile Baumann, de décrire ce naufrage de la « Bourgogne » faisant tout au plus figure d'incident tragique en face des torpillages actuels et des tueries navales qui rougissent les océans. *Vidi, vici*, l'auteur a vu l'obstacle, mais il a réussi à le vaincre, et pourquoi ?

Parce que son héros est un héros complet : héros de la science, de la découverte, de la philanthropie, et que sa vie entière, vie dont la finale fut consacrée aux grandes œuvres : rapatriement des prisonniers de guerre (il vint un moment où sa signature valait un passeport et l'on disait : *les passeports Nansen*), aide à la Russie affamée, secours aux réfugiés, défense de l'Arménie, efforts pour la paix, s'est déroulée ni plus ni moins comme une aventure. Parce que Fridtjof Nansen, comme plus tard Jean Mermoz, a réalisé ses exploits à une période où la technique était beaucoup moins avancée qu'aujourd'hui : Mermoz chevauchant d'abord un avion à moteur unique et à cage ouverte, Nansen exécutant sa première croisière à travers l'Océan Glacial sur le « Viking », petit voilier de 620 tonnes. Parce qu'enfin, et voilà bien le principal agent de réussite, M.

Ristelhueber possède son art à fond. Ecrivain de haute marque, sûr de sa plume, sûr de ses connaissances, il pouvait traiter d'une façon hors du commun son sujet devenu commun.

Criticus

Franz Werfel — « Between Heaven and Earth ». Traduit de l'allemand par Maxim Newmark. New-York, 1944. Philosophical Library, 15, E. 40 th St. 21 cm. 250 pp.

L'auteur du « Chant de Bernadette » déclare à peine tolérable la situation de réfugié et comme on comprend bien ce cri du cœur d'un homme de cœur. Cependant au lieu de déposer son arme — quelle belle épée que sa plume ! — et de céder au désespoir comme son confrère Stefan Sweig, il continue à Beverly Hills un fructueux apostolat. Le courrier vient de m'apporter son dernier ouvrage « Between Heaven and Earth » où l'ardeur de conquête, la noblesse des vues, l'alacrité du style écartent jusqu'aux apparences d'une démission. C'est toujours Werfel avec un dépouillement plus austère, une exposition plus dense laissant peu de place aux charmantes minuties de son roman pyrénéen. Mais que les amateurs se rassurent, il n'écrit rien que d'intéressant ou qu'il ne sache rendre intéressant par l'acuité de l'analyse et l'originalité de l'expression... Penseur et artiste, ami du vrai, ami des hommes, quel pays ne serait fier d'héberger pareil hôte.

Le présent ouvrage résulte d'une série de conférences prononcées en Allemagne avant la guerre, élaborées plus tard en forme de chapitres. Ces longs chapitres s'intitulent : *On Man's True Happiness — Realism and Inwardness — Can We Live without Faith in God ? — Theologoumena.* On n'est pas plus direct ni plus osé dans l'abordage d'un problème et la solution offerte par le savoir et l'expérience. Pour Werfel comme pour tout observateur sérieux, le point crucial qui divise les hommes n'est pas entre la droite et la gauche, mais entre la terre et l'au-delà. C'est dire que ses contacts avec la jeunesse studieuse d'Allemagne ne furent pas de tout repos. Un soir à Insterburg, petite ville industrielle de la Prusse orientale, ayant affirmé le besoin universel de croire en Dieu et au christianisme plutôt qu'à des substituts modernes, « *ersatz-religions* », son jeune auditoire lui fit un parti tel qu'il dut quitter la salle gardé par la police. Il fut donc un des premiers là-bas à souffrir de sa nationalité juive à laquelle on collait invariablement l'épithète communiste. On sait le reste : l'exode dans le Midi de la France et à Lourdes suivi de l'échappée miraculeuse en Amérique.

Si l'écrivain connaît Nietzsche et toute la littérature révolutionnaire, il possède également son Pascal, ce qui, avec la surabondance des matériaux, nous explique la compression du dernier chapitre en pensées, *theologoumena.* Leur numérotage paraît comme une invite à se poser et reposer sur chacune, tandis que la saveur werfelienne nous précipite à travers la série comme lorsqu'on parcourt un illustré. Et l'humour intervient qui chatouille le palais. « *How are you ?* This form of greeting shows that humanity is as sick as a dog. For only a sick person would be asked

such a clinical question at very meeting (n. 67). Evidemment il fallait y penser, mais comment ne pas voir dans cette banale enquête l'indice le plus sûr et l'effet le plus global de la faute originelle.

Il est à souhaiter qu'un traducteur comme Yvan Goll, à qui échappèrent à peine deux ou trois méprises dans le « Chant de Bernadette », facilite la voie à ce nouvel ouvrage dans tous les milieux français d'Amérique.

M.-A. Lamarche, O. P.

Gérard de CATALOGNE — « Notre Révolution, tome III : *Entretiens dans la Tourmente* ». Editions Bernard Valiquette, Montréal, 1944. 19 cm. 169 pp.

L'auteur de *Notre Révolution* a déjà livré au public le tome I : *Tragédie dans le monde,* le tome II : *Hommes et doctrines du XXe siècle,* et aujourd'hui il nous présente le tome III : *Entretiens dans la Tourmente.*

Les divisions de ce livre et surtout les épigraphes éminemment révélatrices qui annoncent chaque chapitre nous en disent long sur les intentions de ce Maurrassiste.

Sa *Profession de foi* en l'autorité, le commandement, la discipline est annoncée par cette épigraphe : « Ce n'est pas servir la démocratie que de la couvrir de fleurs, on en met aussi sur les tombes ». On en met aussi sur les monarchies, les dictatures et les berceaux.

Quelques principes. « Le pire aujourd'hui ce ne sont pas les vices, ce sont les vertus devenues folles ». On trouve cela avant, pendant et après la Troisième République.

Churchill, l'homme du destin. « Je n'ai rien à vous offrir que du sang, des larmes et du travail ». Et la Garde impériale fait toujours les cent pas aux portes de Buckingham Palace.

Salazar et son exemple. « C'est parce que nous aimons le peuple que nous ne voulons pas que le gouvernement soit éparpillé sur toutes les têtes ». Hitler et Mussolini ont pensé la même chose. Et ainsi de suite : *Vargas gouverne le Brésil, Chiang Kai Shek et la Chine, le Président Lescot et Haïti en guerre.*

L'auteur y balaie démocrates et démocraties de sa verve vindicative. La place est nette. Mettons des hommes nouveaux dans le monde nouveau sorti de la guerre. Le roi — ou quelques chose comme ça — s'en vient, on le sent. Ce livre passionnant sans être convaincant contient de grandes vérités chrétiennes. Là est son principal mérite.

Antonin Lamarche, O. P.

Roger Martin du GARD — « Les Thibault ». Tome VII : *L'été 1914.* 3 vol. 255 pp., 295 pp, 347 pp. Tome VIII : *Epilogue.* 302 pp. Les Editions Variétés, Montréal, 1945. 19 cm.

Le cahier gris où le roman-fleuve *Les Thibault* prend sa source est déjà loin. Un fleuve d'encre a coulé et coule encore en cet été qui com-

mence le 28 juin 1914, le jour du meurtre de Sarajevo, et se termine le 10 août, neuvième jour de la guerre. L'*Epilogue* nous raconte les horreurs et les angoisses de ces quatre années de guerre, puis l'espoir luit avec la victoire ; mais Antoine Thibault constate qu'il a toujours été un citoyen médiocre, et s'écrie : à quoi bon vivre ! Roman tragique que les gens cultivés liront avec intérêt.

A. L.

Paul Bourget — « Le Démon du midi ». Tomes I et II. Les Editions Variétés, Montréal, 1944. 239 et 285 pp. 19 cm.

Comme un lion rugissant, dit l'Ecriture, le démon rôde toujours autour de nous cherchant quelqu'un à dévorer. Il y réussit cette fois. L'auteur a tort de généraliser ce cas et d'ignorer l'esprit de fidélité et d'honneur qui résiste à tout, la grâce de Dieu aidant.

A. L.

Léon Bloy — « Le Désespéré ». Les Editions Beauchemin, Montréal, 1944. 304 pp. 19 cm.

Réédition heureuse d'un nom que tout le monde cultivé connaît, mais dont les œuvres sont moins connues. Ecrivain de l'absolu, sublime vociférateur, Léon Bloy fustige avec une violence que légitime son grand amour de la vérité les attitudes louches de ses contemporains. Ses jugements sont encore d'actualité et il faut les lire.

A. L.

Abbé E.-P. Bourceau — « Pour être un homme ». Montréal, Granger, 1944. 19 cm. 336 pp.

Un de ces livres qui enchantèrent et stimulèrent notre adolescence. Puisse-t-il demeurer, quant à sa substance, le conseiller et le guide de notre maturité ! La forme est un peu *emballé*, le style un peu jeunet, comme il sied. Le thème fondamental est à valeur et à répercussion éternelles : cultiver une alerte générosité au service de Dieu et un dévouement qui va jusqu'au bout de lui-même.

Albert Lacroix

Henri Massis — « Notre ami Psichari ». Montréal, Editions Variétés, 1944. 19 cm. 216 pp.

Encore un livre trop connu pour que je m'attache à le décrire ici. Mais on me permettra de souhaiter toujours plus de lecteurs et d'imitateurs de cette vie ardente et pleine qu'un ami d'Ernest Psichari nous retrace dans sa plénitude totale.

Albert Lacroix

PASCAL — « Pensées ». Avant-propos par Louis Allard. Montréal, Editions Variétés, 1944. 19.5 cm. 388 pp.

Bien que la disposition typographique adoptée tende un peu trop au resserrement, la netteté des caractères et la qualité du papier faciliteront la fréquente consultation de cette édition canadienne des *Pensées*. M. Louis Allard disposait de cinq pages seulement pour présenter cette « maîtresse pièce ». Avec de bons juges, il estime devoir éliminer tout essai de plan de l'œuvre pascalienne. Sur le fond même et sur les idées dominantes du recueil de Blaise Pascal, les brèves notations ici proposées en avant-propos apparaissent aussi judicieuses qu'élégantes. La blibliographie, sans être exhaustive, se trouve à allier la sincérité à l'essentiel.

Yves Filfe

Noël-Pierre LENOIR — « Préface à la paix ». Montréal, Parizeau, 1944. 19 cm. 358 pp.

Encore un livre sur une question des plus graves et aussi, hélas ! des plus complexes. Il ne fera pas triple emploi avec les récentes études de MM. Jean-Marie Nadeau et Pierre Ricour. Sur un ton net, dans une discussion assez bien menée, l'auteur s'efforce de suggérer le plan d'une politique de paix solide, réaliste.

De toute évidence, la science religieuse de M. Lenoir n'est pas à la hauteur de sa bonne volonté. Parmi les meilleurs ferments de paix, l'un des plus efficaces ne serait-il pas de débarrasser tous les pays (y compris la démocratie française) de ce lourd héritage antireligieux qui les a conduits à des issues néfastes, pour le grand dommage de l'Europe et de tout l'univers ?

Jacques Boileau

Francis J. SPELLMAN — « Agis aujourd'hui ». New-York, Editions de la Maison Française, 1944. 19.5 cm. 256 pp.

Le 16 octobre 1944, Son Excellence Monseigneur Spellman rentrait à New-York après un voyage de 19 000 milles, inauguré le 20 juillet précédent et ayant couvert tous les champs de batailles des troupes américaines outre-mer. Ce n'est pas de ce tout récent périple que l'on trouvera ici la narration, mais bien du précédent : 9 février 1943-1er août 1943. Pendant ces vingt-quatre semaines, Mgr l'Archevêque de New-York avait parcouru 46 000 milles et visité des pays en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique du Sud. L'illustre visiteur excelle dans les notations typiques, rédigées d'une allure vive et spontanée. Dommage que la traduction de Louis Rougier soit aussi blafarde et heurtée.

Albert Lacroix

Eve CURIE — « Voyage parmi les guerriers ». New-York, Editions de la Maison Française, 1944. 2 vol. 20 cm. 400 et 308 pp.

L'édition originale a été recensée ici en avril 1944, p. 249. C'était la première fois que Mlle Curie rédigeait directement un livre en anglais.

Et cette première performance littéraire anglo-saxonne se trouve autrement mieux réussie que la présente version française par un traducteur désireux — à juste titre ! — de conserver l'anonymat.

Pendant son long *voyage parmi les guerriers*, l'auteur n'eut pas l'occasion de voir vivre et mourir les membres de nos troupes canadiennes alors à leur ultime période d'entraînement sur le sol britannique. Les autres armées alliées reçoivent l'appréciation que méritent l'effort, l'endurance, le cran de leurs officiers et de leurs soldats.

Claude Clément

Hillis Lory — « Les Maîtres militaires du Japon ». Montréal, Editions de la Revue Moderne, 1944. 21.5 cm. 272 pp.

L'ouvrage répond bien à son titre. Sans doute M. Lory n'a pu voir et contrôler autant que lui-même l'eût souhaité — et nous autres aussi. Il en a cependant assez constaté pour nous rendre un compte suffisant du militarisme nippon et pour nous exposer le plus typique de ses agissements, de ses mœurs, de ses tactiques et de leurs résultats. Son livre montre les officiers japonais ambitieux et opiniâtres, ardents et adroits ; les simples soldats non seulement capables mais même désireux de quasi-rien pour leur équipement et leur sustentation, en même temps que farouchement soumis à leurs moindres chefs. Si ce livre nous déçoit en partie, nous laissant, selon l'expression populaire, un goût de trop peu, il ne laisse pas que d'éclairer les dessous, les à-côtés, et de nous aider à mieux comprendre certains succès japonais depuis décembre 1941.

Le traducteur, M. Roger Duhamel, n'a pas été aussi heureux que dans son précédent essai : « Le Canada vu par un Américain », version de l'ouvrage de W. H. Chamberlain (R. D., janvier 1944, pp. 60-61).

Albert Lacroix

Arkady Fiedler — « Groupe 303 ». Montréal, Editions Variétés, 1944. 19 cm. 224 pp.

A la gloire de l'aviation polonaise. Beaucoup de ces pages sont de vraies images, tellement, concrètes et vivantes, elles font voir ce que l'auteur décrit.

Jean Malaquais — « Coups de barre ». New-York, Editions de la Maison Française, 1944. 19 cm. 272 pp.

Sept récits de vie maritime, dont quelques-uns sont plutôt sombres. Çà et là, aussi, un thème discutable. Mais, toujours, souvenirs et impressions sont retracés ou analysés avec la pénétrante acuité de regard d'un poète. M. Jean Malaquais a déjà prouvé son talent et sa vigueur ; les crudités dont certaines de ses pages sont parsemées me paraissent inutiles.

Albert Lacroix.

Jean GIRAUDOUX — « Pleins pouvoirs ». Montréal, Editions Variétés, 1944. 19 cm. 216 pp.

Les Editions Variétés ont été bien inspirées de nous redonner en réimpression canadienne ces *Pleins pouvoirs* qui furent réels dans une mesure trop relative et, surtout, pendant trop peu de temps. Ils présentent un des tableaux les plus clairvoyants de la France contemporaine. Ils constituent en même temps un excellent programme d'avenir pour l'énergie nationale française libérée.

Claude Clément

Abbé Charles GRIMAUD — « Ma Messe ». Montréal, Granger, 1944. 18 cm. 264 pp.

Livre répandu chez nous depuis de longues années, spécialement dans les communautés religieuses. Doctrine assez superficielle, composition plutôt lâche, style agréable et facile. Plus et mieux que tout cela : un grand amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de son sacrifice rédempteur.

Albert Lacroix

Abbé Charles GRIMAUD — « Lui et nous : un seul Christ ». Montréal, Granger, 1944. 19 cm. 324 pp.

L'inépuisable Grimaud. Ce robinetier clérical nous distille ici les premiers rudiments de la doctrine du corps mystique. Les points fondamentaux n'apparaissent pas suffisamment pénétrés. Trop de verbalisme, aussi. Le livre vaudra pour une première initiation, sous la clause expresse de mettre en pratique le *Prospere procede* dans des auteurs plus solides et plus qualifiés.

Albert Lacroix

Georges DUHAMEL — « Positions françaises ». Montréal, Editions Variétés, 1944. 19 cm. 212 pp.

Après avoir aligné ces indications bibliographiques et remercié les Editions Variétés d'avoir réimprimé chez nous ce nouveau Duhamel, que me reste-t-il à faire sinon à souhaiter à tous mes lecteurs de goûter la lucidité et la noblesse de cette *Chronique de l'année 1939* ?

Claude Clément

Georges DUHAMEL — « Tel qu'en lui-même ». Les Editions Variétés, Montréal, 1944. 19 cm. 232 pp.

Depuis longtemps déjà, nous suivions pas à pas, Salavin, cet homme qui nous ressemble comme un frère. Mais voilà que Duhamel met un terme à cette existence tragique, comme s'il n'en pouvait plus de voir souffrir son héros, réfractaire à toute adaptation.

Nous sommes reconnaissants à l'auteur d'avoir exprimé, grâce à Salavin, les grandeurs et les misères de nos propres existences. Nous lui savons gré de s'être penché sur le cœur humain, et d'en avoir compris avec tant d'affection les battements tragiques. Puissions-nous retenir la leçon de Salavin. « Oh ! si je devais recommencer une autre vie, il me semble que je saurais. Comme ce serait simple ! Comme nous serions heureux ! »

André Giroux

R. P. Joseph BAETEMAN, C. M. — « Retraite de huit jours pour des religieuses ». Montréal, Granger, 1944. 19 cm. 182 pp.

Le même — « Ma retraite ». Montréal, Granger, 1944. 19 cm. 184 pp.

Deux ouvrages bien connus d'un écrivain aussi facile que superficiel. Rédigés sur le ton d'une causerie familière et parsemés de traits vécus. Suggestifs et stimulants.

Albert Lacroix

Accusés de réception :

Abbé A.-M. Lemoine : « Souvenirs de guerre ». Illustrations de Pierre Roux. Montréal, Fides, 1944. 16 cm. 31 pp.

Alec et Gérard Pelletier : « Quartier Nord ». Illustrations de Julien Hébert. Montréal, Fides, 1944. 16 cm. 31 pp.

Maurice Colomban : « L'Organisation Internationale du Travail et le Mouvement Coopératif ». Cahiers de l'Ecole des Sciences Sociales de Laval. Québec, 1944. 18 cm. 26 pp.

J.-Omer Asselin : « Le foyer familial et la responsabilité des parents ». L'Œuvre des Tracts, Montréal, 1944. 18 cm. 15 pp.

Firmin Létourneau : « Varennes agricole ». L'Œuvre des Tracts, Montréal, 1944. 18 cm. 15 pp.

Ch.-Alphonse Fortin : « S. S. Pie XII et la Papauté ». L'Œuvre des Tracts, Montréal, 1945. 18 cm. 15 pp.

L'Ecole sociale populaire, 4260, rue Bordeaux, Montréal :

Roger Duhamel : « L'aide à la colonisation ». Octobre 1944.

Me Antonio Perrault : « Le Droit, soutien de l'ordre international. Novembre 1944.

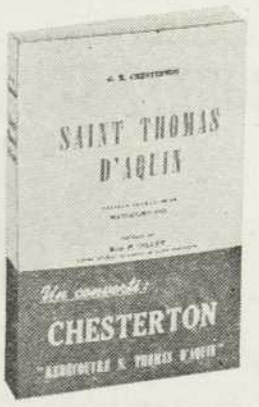
R. P. Archambault : « Pour restaurer la famille ». Décembre 1944.

La Ligue publique de vigilance sociale : « Contre la prostitution ». Janvier 1944.

LES RECENSIONS DU MOIS...

Paysannerie, *par Cécile Chabot*	$0.75
Géographie économique du Canada, *par R. Tanghe*	1.50
Au pied de la pente douce, *par Roger Lemelin*	1.50
Andante, *par Félix Leclerc*	1.00
Un enlèvement, *par Adrienne Maillet*	1.25
La double aventure de Fridtjof Nansen, *par R. Ristelhueber*	1.50
Notre Révolution, *par F. de Catalogne,* (3 volumes) La série	3.00
Les Thibault, *par Martin du Gard,* (11 volumes) L'unité	1.25
Le Démon du midi, *par Paul Bourget* (2 volumes) La série	2.50
Le Désespéré, *par Léon Bloy*	1.25
Pour être un homme, *par l'abbé E.-P. Bourceau*	1.00
Notre ami Psichari, *par Henri Massis*	1.25
Pensées, *par B. Pascal*	1.25
Préface à la paix, *par P. Lenoir*	1.75
Agis aujourd'hui, *par F. J. Spellman*	2.00
Voyage parmi les guerriers, *par Eve Curie,* (2 vol.) La série	4.00
Les Maîtres militaires du Japon, *par H. Lory*	2.00
Groupe 303, *par A. Fielder*	1.25
Pleins pouvoirs, *par J. Giraudoux*	1.25
Ma Messe, *par Ch. Grimaud*	1.00
Lui et nous : un seul Christ, *par Ch. Grimaud*	1.00
Positions françaises, *par G. Duhamel*	1.25
Tel qu'en lui-même, *par G. Duhamel*	1.25
Retraite de huit jours pour des religieuses, *par J. Baeteman*	.60
Ma retraite, *par J. Baeteman, C. M.*	.50

Un chef-d'œuvre d'humanisme intégral



SAINT THOMAS D'AQUIN

par G. K. CHESTERTON

De tous les écrivains catholiques anglais des dernières années, Chesterton est sans conteste le plus pittoresque et le plus connu sinon le plus grand. Et nous pouvons considérer Saint Thomas d'Aquin *comme son chef-d'œuvre.*

Il sait également y mêler une pointe d'humour tout à fait personnelle et qui fait de son livre une œuvre savoureuse et captivante. Il est tellement clair que les pédants eux-mêmes le peuvent entendre.

Livre humain et complet qui place saint Thomas parmi nous.

Ouvrage de premier plan qu'il n'est pas nécessaire d'être catholique pour lire. C'est la concrétisation de l'humanisme intégral.

Un volume de 224 pages PRIX : $1.25

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28

95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Tél. CRescent 4137

MAISON JOSEPH CORBEIL

MAGASIN A RAYONS

6500, rue Saint-Hubert

Avec les compliments de

THE SHERWIN-WILLIAMS CO.
of Canada, Limited

2875, rue CENTRE MONTRÉAL WIlbank 7121

V---

ABONNEZ-VOUS ET FAITES ABONNER VOS AMIS AU QUOTIDIEN

LE DROIT

Au service des Canadiens-Français de l'Ontario et de l'Ouest du Québec depuis plus de 30 ans

98 RUE GEORGES OTTAWA, CAN.

Achète bien
qui achète chez

Dupuis Frères
LIMITÉE

Au service du public
depuis 1868

Tél. HArbour 7251 — *Ouvert jour et nuit*

LA PLUS GRANDE PHARMACIE
DE DÉTAIL AU MONDE

SERVICE RAPIDE
NE FERME JAMAIS

PHARMACIE MONTREAL PHARMACY

CHARLES DUQUETTE, PHARMACIEN-PROPRIÉTAIRE
PRESCRIPTIONS, PRÉPARATIONS FRANÇAISES,
ARTICLES DE TOILETTES, DROGUES

916 est, rue Sainte-Catherine — Montréal

Zenith INC.

Peinture de haute qualité

MANUFACTURIERS 4340, Papineau — Montréal — Tél. ATlantic 1988

Manufacturiers spécialistes
d'ornements d'églises et accessoires
funéraires en tous métaux

Placage or, argent, chrome

Réparations générales

ARTHUR GUYOT, ENRG.
1031 EST, RUE RACHEL — CHerrier 6577
MONTRÉAL

NOS TABERNACLES
SONT EXCLUSIFS EN
MODÈLE ET QUALITÉ

Atelier et Bureau :

Tél. DOllard 4694 *

6641, rue Saint-Hubert
Montréal

Charbonneau LINGERIE LIMITÉE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

« Cordiale invitation à tous les amis des Pères Dominicains à visiter notre vaste magasin à rayons et à profiter de notre politique de qualité supérieure aux plus bas prix ».

1480-90
Mt-Royal est

L. N. MESSIER limitée

32 rayons
FAlkirk 3541

J.-E. CADIEUX, PRÉS. — J.-C. AUBRY, SEC.-TRÉS.

SYNOPSIS EVANGELICA

seu

Quatuor sancta Jesu Christi Evangelia
secundum vulgatam editionem
ordine chronologico in harmoniam concinnata
cura
Aloisii-Claudii FILLION

Il n'y a qu'une vie de Jésus : les ÉVANGILES. La comparaison des quatre Évangiles est nécessaire à l'intelligence de ces textes. Saint Augustin le faisait remarquer par ces mots d'une admirable concision : « *Non enim discrepant rebus, si alius aliquid dicit quod alius tacet, aut alio modo dicit : magis autem conlata invicem iuvant, ut legentis intellectus regatur* » (Lettre 199, 25).

Les « SYNOPSES » répondent à ce besoin ; l'idéal serait de travailler dans une synopse grecque ; mais les cours d'Écriture Sainte et de théologie se donnent en latin.

Depuis la guerre les Synopses latines sont devenues impossibles à trouver. Les ÉDITIONS DU LÉVRIER pensent rendre service aux étudiants en théologie des Grands Séminaires et des Scolasticats en présentant une réimpression de « SYNOPSIS EVANGELICA » de M. Fillion.

Cette Synopse rendra plus facile le travail des professeurs d'Apologétique et d'Écriture Sainte et sera un outil de tout premier plan pour les jeunes théologiens et pour ceux qui se livrent à l'étude des Saintes Écritures.

Un volume à reliure toile

PRIX : $1.50

Prix spécial par quantité

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Nouveauté aux Editions du Lévrier



LA VIE CATHOLIQUE

par A.-D. Sertillanges, O. P.

Sertillanges nous trace un programme de vie pour réaliser un véritable ordre nouveau international. Il traite la vie sous tous ses aspects : vie professionnelle — vie corporelle — vie familiale — vie civique — vie pauvre — vie opulente. Il n'oublie pas la vie avec la nature — vie pénitente — vie confiante — vie fléchissante — vie mourante et vie immortelle. Un chapitre remarquable sur les bons et les mauvais livres rend cet ouvrage indispensable à toutes bibliothèques publiques ou familiales.

Tous les curés, les religieuses, les éducateurs, les aumôniers, les maisons de retraites, les groupements d'Action catholique et sociale, les élèves des classes supérieures, tous liront et recommanderont ce remarquable ouvrage écrit dans un style si alléchant et si propre à rectifier l'esprit familial et à restaurer l'esprit chrétien.

Deux volumes d'environ 275 pages chacun

Prix : $2.50 la série

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

NOUVEAUTÉS

L'Inde des Maharajas, *par Paul Jourde*	(R)	$1.75
La primauté de S. Joseph, *par C. Mariani*		1.75
Prévoir et savoir, *par Yves Simon*		1.25
Les jours de l'homme, *par le Docteur Besançon*		1.25
Les Inédits de Léon Bloy	(R)	1.25
Préface à la paix, *par Pierre Lenoir*		1.75
Peinture canadienne, *par M. Gagnon*		1.60
Au pays de Québec, *par Louvigny de Montigny*		2.00
Histoires extraordinaires, *par Edgar Poe*		1.50
Le Démon du midi, *par P. Bourget,* (2 vol.)	(R)	2.50
Silhouettes de retraitants, *par J. P. Archambault, S. J.*		1.00
Une France nouvelle pour le monde nouveau, *par J. Marquette*		2.00
L'esprit de la France, *par S. N. Pulsifer,* (bilingue)		1.50
Sa maman de papier, *par Max du Veuzit*		1.25
L'empreinte du Dieu, *par Maxence Van der Meerch*		1.25
Espoirs et souvenirs, *par André Maurois*		.75
L'armoire normande, *par Magali*		1.25
Ma mère, *par Jos. Schrijvers*		.40
Joseph Fouché, *par Stefan Zweig*	(R)	2.00
Etudes littéraires, *par André Maurois* (tome II)		1.50
Le divin ami, *par Jos. Schrijvers*		.75
Napoléon Tremblay, *par A. Graham* (roman)		1.50
Robinson Crusoé, *par Daniel de Foe* (illustré)		.75
Geneviève de Brabant, *par le Ch. Schmid* (illustré)		.75
L'Amour de Dieu, *par Ferdinand Coiteux, O. F. M.*		.75
La Sainteté, d'après saint François, *par F. Coiteux, O. F. M.*		.25
Un amour comme le nôtre, *par Magali*		1.25
Catéchèse de sainte Thérèse		.15
Jésus, roi d'amour, *par Mattéo Crawley-Bovey*		1.25

CATALOGUE GÉNÉRAL de tous les livres EN FRANÇAIS
en vente au Canada, avec appréciation.

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $3.25 ; AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS ;
LE NUMÉRO : $0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00
RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL - 28

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

« Ne jetez pas cette revue au feu ni ne la détruisez d'autre façon... Retournez-nous-la,
ou donnez-la à un organisme de récupération. Vous contribuerez ainsi à la victoire ».

IMPRIMÉ À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL